

FESTIVAL DE LIEGE

Festival international des arts de la scène / Liège - Fédération Wallonie Bruxelles

Discours à la Nation

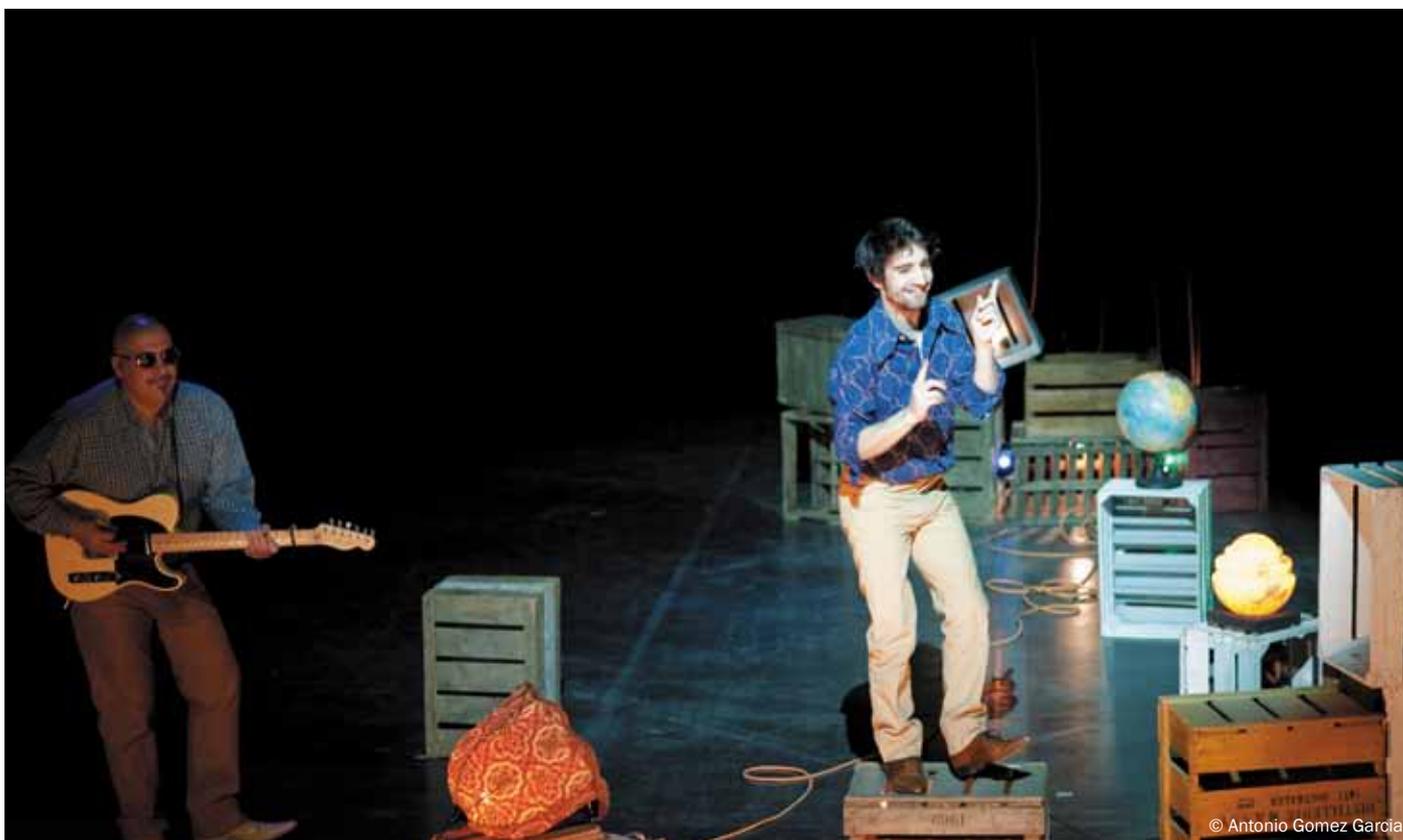
Ascanio Celestini
David Murgia

**Prix du public Festival OFF/
Avignon 2013**

**Prix de la critique de la Fédération
Wallonie-Bruxelles
2015 « Découverte »**

**David Murgia a été nommé
aux Molières 2015 (Meilleur
espoir)**





**DISCOURS A LA NATION
A REMPORTE
LE PRIX DU PUBLIC FESTIVAL
OFF/AVIGNON 2013 et
LE PRIX DE LA CRITIQUE 2013**

**David Murgia est nommé aux
Molières 2015 (Meilleur espoir
pour *Discours à la Nation*)**

Un comédien seul en scène pendant 1h20. Magistral. Seul et arrogant, cynique et insolent, burlesque et immoral...

Un homme-tribun qui semble avoir la nation entière à ses pieds. Et pour l'épauler dans ce discours-fleuve d'une époustouflante densité, David Murgia peut compter sur la présence discrète, mais ô combien subtile, d'un comparse guitariste qui donne à ce spectacle une touche de fantaisie supplémentaire.

Le texte d'Ascanio Celestini est une fois de plus brillant, drôle et grinçant. Comme de coutume, ce digne héritier de Dario Fo brouille les pistes. Ses

mots glissent et rebondissent. Pour nous amener dans une analyse du monde contemporain d'une extrême (sé)vérité, à la fois lucide et cruelle. Entre textes à double sens, dénonciation en creux et slogans féroces, le spectateur se laisse embarquer dans un récit à plusieurs voix, de la lutte des classes à la fabrication du pain, de la haute finance à l'immigration, d'une improbable histoire de parapluies au sort des prostituées de l'Est.

Avec verve et cynisme, David Murgia nous force à regarder les puissants d'aujourd'hui droit dans les yeux. Et nous confronte, dans un ultime éclat de voix, aux vices et aux failles du système actuel. Avant de nous planter là, au pied de la scène, avec nos sourires jaunes, nos doutes et, pourquoi pas, nos envies de rivo-luzione silenziosa.

La reprise de ce Discours à la nation, encensé par la critique et plusieurs fois primé est une occasion de (re) voir un grand spectacle.

Une création d'Ascanio Celestini et David Murgia

Texte et mise en scène :
Ascanio Celestini

Interprétation :
David Murgia

Composition et
interprétation musicale :
Carmelo Prestigiacomo

Adaptation française :
Patrick Bebi

Création Lumières :
Danilo Facco

Scénographie :
Chloé Kegelart

Régie Lumière :
Manu Savini

Régie son :
Philippe Kariger/Julien Courroye

Prod. : Festival de Liège
Coprod. : Théâtre National Wallonie-
Bruxelles.

Avec le soutien de L'ANCRE/
Charleroi dans le cadre de
'Nouvelles Vagues'.

Durée : 1h20

Couverture © Hélène Legrand
Dos de couverture © Antonio Gomez Garcia



CANAL+

LE B3FORE

DU GRAND JOURNAL Mars 15



PORTRAIT DAVID MURGIA



Entre Rimbaud, Guevara et Vaneigem, ce jeune acteur belge gifle avec ironie la résignation de l'époque.

Réveilleur d'âmes

Par **ÉDOUARD LAUNET**
Photo **THOMAS VANDEN DRIESSCHE**

Nous avons perdu. L'espoir d'un monde plus juste, plus beau, s'effiloche jour après jour dans la résignation au thatchérien « There Is No Alternative ». Nous avons perdu mais nous allons gagner : c'est ce que vient nous signifier, chaque soir sur la scène du Théâtre du Rond-Point et jusqu'à la fin du mois, le jeune acteur belge David Murgia. Ce type plein d'énergie et de charme, étoile montante d'un pays en morceaux, y assène un *Discours à la nation* comme on donne une gifle. Et nous tendons l'autre joue parce que nous l'avons bien mérité, que le spectacle est drôle, que nous voulons y croire avec lui. Murgia se glisse avec une telle aisance dans le texte décapant écrit par l'Italien Ascanio Celestini que l'on finit par se demander : dans cette harangue ironique et violente d'un dominant accablant les dominés, quelle part de lui-même y met-il ? Ce garçon de 26 ans est-il à la ville comme à la scène ? Tiendrons-nous avec lui l'icône rimbaldo-cheguevarienne de la lutte contre le néolibéralisme ? Réponse : oui, mais non. Nous le rencontrons dans un troquet de la Grand-Place de Tournai (Belgique). Il est en train d'avaler un plat de pâtes

tout en nourrissant, via son Mac portable, le site web du mouvement *Tout autre chose*, initiative citoyenne qu'il a contribué à lancer avec le mot d'ordre : « Refusons le discours de nos gouvernants affirmant qu'il n'y a pas d'alternative à l'austérité ». Attaquons-nous aux mots, déconstruisons le discours des dominants, éveillons-nous de ce mauvais rêve. Murgia est entré en résistance. Mais, c'est d'abord par son activité artistique qu'il veut exprimer son engagement, semblant craindre que, dans son image publique, le Che ne vienne nuire à Rimbaud. Commençons donc par le poète. David Murgia est né à lui-même au Conservatoire de Liège. Avec des amis, il y fonde le Raoul Collectif (en hommage au situ belge Raoul Vaneigem), groupe d'acteurs qui enquête, écrit ses sujets, s'en va marcher dans les Cévennes pour y réfléchir, les met en scène. Ce théâtre ancré dans la vie quotidienne et ses parcours singuliers s'est taillé ces derniers mois un succès d'estime avec un premier spectacle, *le Signal du promeneur*. Une pièce placée sous cet exergue de Fritz Zorn : « Une société dont les enfants meurent d'incarner parfaitement le modèle de cette société n'en a plus pour longtemps. » Cela pourrait être, sinon leur devise, du moins leur raison de se battre. Rien ne le prédisposait à entrer dans la vie de cette manière-là.

Rien, sauf son grand frère metteur en scène (Fabrice), sa rencontre à 17 ans avec Ascanio Celestini, spécialiste du théâtre-récit teinté de sociologie et une autre avec Lars Noren, dramaturge suédois qui appuie là où ça fait vraiment mal. Car, sinon, Murgia a vécu une enfance heureuse sous le double soleil de l'Espagne, dont son grand-père maternel est originaire, et de la Sardaigne, d'où a débarqué son grand-père paternel. Son père est plafonneur (au chômage), sa mère a été coiffeuse. Tout cela a gentiment fermenté dans la région de Liège pour donner un garçon aimable, malin, ayant soif de vie, s'exprimant avec enthousiasme tout en veillant à faire, simultanément, la critique de cet enthousiasme.

Il sait que les mots sont minés, surtout ceux du XX^e siècle : communisme, utopie, Shoah, réforme, social. Et, tout en lui semble dire : voilà ce que le monde a fait de nous, des enfants auxquels on a interdit de rêver, auxquels on a volé jusqu'aux mots, auxquels aucune alternative n'est permise. De ce naufrage, il tire une énergie paradoxale, au théâtre comme au cinéma. Il est apparu ces derniers mois dans les films des nouveaux cinéastes belges, Bernard Bellefroid (*la Régate*), Michaël R. Roskam (*Bullhead*), Amélie van Elmbt (*la Tête la première*), Frédéric Fonteyne (*Tango libre*), Riton Liebman (*Je suis supporter du Standard*), et d'autres. Il est là où ça bouge. A la fin du *Discours à la nation*, des spectateurs lui demandent parfois : « Que faire ? » Il n'a pas la réponse, mais il est content de ressusciter la question de Lénine. C'est son métier. Il le fait bien. Evidemment, il peut aussi entonner les grands airs : la dictature des marchés financiers, la résignation du peuple, la montée des inégalités et d'un nouveau fascisme. Mais il préfère les phrases plus simples : « Nous roulons dans la mauvaise direction. »

EN 4 DATES

1988 Naissance à Verviers (Belgique). **2009** Co-créateur du Raoul Collectif. **Décembre 2014** Création du mouvement *Tout autre chose*. **6 Janvier-1^{er} février** *Discours à la nation* Théâtre du Rond-Point.

Il n'a pas lu les grands auteurs, parcourt aujourd'hui Gramsci, les situs, les bouquins de sociologie. Sa compagne est d'ailleurs sociologue, travaillant sur la désindustrialisation du bassin de Liège, la revitalisation urbaine. Avec elle, il s'est installé à Seraing, opportun poste d'observation dans la banlieue de la ville wallonne. Il aime son pays, et son pays l'inquiète. En ce moment, il passe le plus clair de son temps dans les trains, jouant ce soir à Tournai, demain à Marseille, retournant le surlendemain à Bruxelles pour participer à la mobilisation du mouvement *Tout autre chose*. Le nouveau Premier ministre belge, Charles Michel, semblant devoir porter l'austérité à de nouveaux sommets.

Les trains, il vient d'y écrire sa première pièce, *l'Ame des cafards*, une forme courte où il est question de la classe ouvrière, de notre aveuglement, de l'illusion dans laquelle nous sommes plongés par les incantations qui tombent d'en haut. Un texte qui progresse par répétitions et coq-à-l'âne, un peu comme chez Tarkov. Il dit avoir su très tôt, en cherchant un sens à sa vie, qu'il s'engagerait sur le front de la justice sociale, mais à sa manière, en racontant des histoires. Lesquelles, dans ce registre, ne sont pas les plus simples à faire vivre. Il y faut du punch, du talent, de l'humour. De l'espoir. Tout cela ne sera peut-être, finalement, que le creuset d'une carrière classique, d'un succès décroché en saignant sur les barreaux du bas. Ou bien ce sera le ferment d'un engagement plus radical. Le théâtre et le cinéma ont-ils gagné un acteur sensible et effervescent ? Ou le mouvement citoyen s'est-il trouvé un meneur atypique ? Ou les deux ?

Le personnage qu'il incarne dans *Discours...* est d'un cynisme absolu. Il résume son propos : « C'est la guerre aujourd'hui et c'est nous, les dominants, qui la menons contre les plus faibles. » Pour lutter contre le fatalisme et la résignation, il faut commencer par mieux faire entendre la parole de l'ennemi, quitte à la caricaturer. Puis, il sera nécessaire de s'organiser, en marge des syndicats et des partis. Le mouvement *Tout autre chose* a reçu le soutien d'économistes (Paul Jorion), de sociologues (Isabelle Stengers), d'artistes (Bernard Focroulle). C'est à dire de personnes qui, elles, ne sont plus exactement dans l'effervescence naïve de leurs 20 ans. Ensemble, ils claquent : « Nos gouvernants nous imposent la politique du fort qui écrase les faibles. Cette politique est injuste, ne fonctionne pas et nous entraîne dans une société de la violence. » Si la guerre est déclarée, l'alternative reste à construire. Murgia ne dit rien d'autre, mais nul autre ne le dit aussi bien. ◀

Discours à la nation

L'AUTEUR italien Ascanio Celestini, qui met en scène ses propres récits, a beau affirmer : « *Je suis sans armes, je suis sans foi et sans drapeau* », c'est un homme en colère d'une rare violence, d'un humour dévastateur. Ainsi invente-t-il un pays où « *il tombe une pluie continue* », où les gens sont perpétuellement en guerre, où l'on se fréquente avec un revolver dans la poche, où la lutte des classes est toujours aussi vive : il y a des hommes qui s'abritent sous un parapluie depuis des générations, et d'autres sans parapluie, fils d'hommes sans parapluie.

« *Si les choses sont ainsi depuis fort longtemps, pourquoi est-ce moi qui devrais les changer ?* » demande le privilégié qui, s'affichant pacifiste et solidaire, accepte d'abriter les faibles sous son parapluie à condition de les fouler au pied, de leur « *chier* » dessus et, surtout, qu'ils se con-

tentent de miettes. Il y a du Swift chez cet écrivain qui propose de régler le problème de l'émigration et du chômage en rétablissant le cannibalisme : manger les ouvriers sans travail et les étrangers sans papiers suffit.

Le narrateur, David Murgia, monologue au milieu de cageots. Nerveux, électrique, il se démène, avec des accents enflammés. Incarnant notamment un patron qui fustige les prolétaires « *exploités et miséreux, humiliés et offensés* », incapables de se libérer du « *binôme dominant / dominé* », qu'il résume d'un savoureux : « *Moi je suis dessus, toi tu es en dessous* » – et qu'il accompagne d'un bel éloge de Gramsci.

Un discours tellement loufoque et cynique qu'il ne peut provoquer que le rire. Un spectacle roboratif.

Jacques Vallet

● Au théâtre du Rond-Point, à Paris.



Diffusion intégrale du spectacle.

Enregistré en janvier 2015 au Théâtre du Rond Point/Paris

Fictions

Discours à la nation

18.01.2015



L'ACTEUR DAVID MURGIA S'ADRESSE AU PUBLIC COMME À UNE ASSEMBLÉE.
PHOTO HÉLÈNE LEGRAND

THÉÂTRE

La pluie, le revolver, et le capitaliste

Discours à la nation, d'Ascanio Celestini, raille cruellement les « camarades » qui s'abritent sous le parapluie des patrons.

Dans le pays imaginé par Ascanio Celestini, il pleut tout le temps. Les hommes se différencient entre ceux qui ont un parapluie et ceux qui n'en ont pas. Inutile pour les hommes « sans » de prendre leurs parapluie. À quoi ça sert de se découvrir pour couvrir l'autre ? Dans les deux cas, « *le monde ne change pas, seule ta place dans le monde change* ». Cette rouerie est le principe de base de *Discours à la nation* (1). Son auteur enchaîne les petites fables où le dominant, rompu à la dialectique qu'on croirait inspirée du *Livre des retournements* de Brecht, la retourne à son avantage pour couillonner le dominé.

Il y a le discours du revolver. À la réunion, l'homme pose le revolver sur la table ou le garde dans sa poche. Mais il y pense tout le temps. Il pense revolver. Le discours du pain : celui qui est au-dessus en mange un morceau, celui qui est en dessous ramasse les miettes. Il serait absurde que ce dernier prenne le pain, car les miettes ne tombent pas de bas en haut. C'est « *la pure loi de la gravité* ». Si le pain est volé, c'est pour « *accroissement* » du commerce et, de toute façon, pain acheté et pain volé « *ont la même saveur* »...

« Gramsci aurait fait ça »

L'homme au parapluie et le voleur, en Italie, ont un nom : Berlusconi. Il n'est jamais nommé, mais son ombre plane. La nation dont il est question est une métaphore. La puissance du capitalisme moderne est d'avoir, jusqu'à preuve du contraire, gagné les cerveaux. Chez l'auteur, il y a comme une rage. Il prête au

dominant un discours qui raille cruellement ses « *camarades* » qui l'ont « *déçu* », ceux qui, habitués aux gouvernants, se sont mis à parler comme eux. Un nom réchappe à ce désastre : Gramsci. L'indomptable communiste aurait nommé ministre du Travail un précaire, un poète ministre de la Culture, un pacifiste ministre de la Défense. « *Gramsci aurait fait ça* », répète-t-il.

La force du spectacle est dans le dispositif et le jeu de l'acteur, qui rendent haletant un propos qui pourrait paraître théorique. Sur scène, des cagettes rangées, comme dans le dépôt d'un magasin, deviennent, manipulées à la main, une présidence officielle, une tribune de meeting, un fauteuil usé, le coffre d'une vieille lampe. Le vieux désordre de la bouutique se fait ordre nouveau... David Murgia, jeune acteur, mais déjà confirmé, prend un parti passionnant. Il dit ce texte-revolver en reprenant à son compte, le mécanisme : le mot sort du barillet, percute, frappe le spectateur, suivi d'un ouf de soulagement. Il chante, au final, deux chansons douces qui contrastent avec le récit. En duo avec un guitariste étonnant, baraqué, boule à zéro, lunettes teintées, mi mafioso, mi-rocker. Après le discours, on prend le large.

CHARLES SILVESTRE

(1) Texte et mise en scène d'Ascanio Celestini. C'était au théâtre du Rond-Point. En tournée, les 17 et 18 mars à Saint-Nazaire, du 19 au 21 mars à Nantes, le 23 mars à Blois, le 1^{er} avril au Kremlin-Bicêtre, le 3 avril à Firminy, du 8 au 11 avril à Lyon.

THÉÂTRE DU ROND-POINT
TEXTE ET MES **ASCANIO CELESTINI**

DISCOURS À LA NATION

Ascanio Celestini crée un théâtre en lutte qui fait parler les dominants avec autant de drôlerie que de caustique lucidité, afin de réveiller les opprimés. David Murgia l'interprète avec jubilation.

« Le théâtre est politique parce qu'il est un acte public. Dans mon cas, j'observe les contradictions de la langue pour ouvrir des points de vue différents de ceux auxquels la vie quotidienne nous a habitués. Je raconte l'histoire d'un pays métaphorique, où il y a une guerre civile. Un conflit auquel tout le monde est habitué, comme si la guerre était vraiment la continuation de la politique par d'autres moyens, comme le disait Clausewitz. Les citoyens

de cette nation attendent la fin de la guerre comme on attend la fin de la pluie, comme quelque chose d'absolument naturel.

LE PUISSANT VEUT CONVAINCRE LE PEUPLE D'ACCEPTER LA LOI DU GROS POISSON QUI MANGE LES PETITS.

Entre pluie et guerre, on aperçoit les citoyens, mais aussi les futurs tyrans qui veulent le pouvoir pour rétablir la dictature. Pour obtenir le consensus, ils doivent sortir, se montrer à la fenêtre et parler au peuple. Leur instrument est le discours. Le puissant veut convaincre le peuple d'accepter la loi du gros poisson qui mange les petits. J'ai confié ce texte à David Murgia, qui l'aborde avec sa gestualité et sa façon de gérer la parole »

**Propos recueillis par Catherine Robert
(traduction de Paolo Gorietti)**

© D.R.

David Murgia
interprète le texte
d'Ascanio Celestini.



Théâtre du Rond-Point, 2 bis av. Franklin-D.-Roosevelt, 75008 Paris. Du 6 janvier au 1^{er} février à 21h, dimanche à 15h30, relâche lundi. Tél. 01 44 95 98 21.

Régissez sur www.journal-laterrasse.fr

Un homme et une fable

D'un ton blagueur, David Murgia dresse un réquisitoire contre le cynisme.

HELENE LEFRAND



David Murgia joue avec brio un « discours » provocateur de l'italien Adriano Celestini.

Un auteur italien, Ascanio Celestini, vient à Paris pour nous gratifier d'un *Discours à la nation !* C'est évidemment un anti-discours, une provocation contre la pensée dominante, le pompeux du langage officiel et les conventions du spectacle. Ce Celestini est loin d'être un inconnu. Cinéaste et romancier, il s'inscrit dans la marginalité politique de son pays et voit ses pièces souvent jouées, même en France : *Fabbrica*, plein de tendresse pour le monde ouvrier, a été monté aux Abbesses par Charles Tordjmann, *Radio clandestine*, *Mémoire des fosses ardeatines*, sur un massacre de plus de trois cents Italiens en 1944, a été joué et édité à Montpellier (Espaces 44). Il est venu mettre lui-même en scène

cet autre texte au **Rond-Point**, en tenant compte du projet de l'acteur David Murgia, qui assure avec lui la conception du spectacle et joue en solo.

Solo, pas tout à fait. Il y a aussi un musicien, Carmelo Prestigiacomo, qui ponctue le discours de variations rêveuses et rageuses sur une guitare électrique. Mais l'orateur occupe le centre d'une scène presque vide et fermée par quelques cageots. L'homme nous dit qu'il a toujours un revolver avec lui et qu'il ne s'en sert que pour le poser sur les tables de réunion, juste pour avoir la paix. Il avait déclaré en ouverture que les armes se vendaient mieux que le pain mais qu'il faisait un formidable commerce du pain, dont il avait pris le monopole. C'est la drôlerie complexe, jamais droite, de cette écriture qui prêche

la méchanceté pour dire la bonté. Le personnage qui s'exprime n'est jamais le même ; il est tantôt victime tantôt bourreau. Mais, au fond, tout est réquisitoire contre le cynisme, tout est jeu avec le cynisme.

L'orateur situe le régime politique dont il parle dans un pays où il pleut tout le temps. Il y a donc ceux qui ont un parapluie et ceux qui n'en ont pas : c'est son image de la lutte des classes. De génération en génération, des familles bénéficient d'un pépinière et d'autres ne parviennent jamais à en obtenir un.

Dans ces conditions, faut-il en vouloir à ceux qui ne respectent pas le système et pratiquent le vol ? Faut-il montrer du doigt les voleurs qui sentent mauvais et ont sur les doigts les traces des poulets dérobés, et saluer ceux qui mettent la respectabilité de leur côté, s'enrichissent grâce à toutes les roueries de l'économie et du vol à l'échelle mondiale et ont des mains manucurées ? Ces questions

surviennent d'un ton blagueur, masquant une philosophie qui se situe à côté de l'anarchisme et de l'altermondialisme.

Celestini jongle avec les points de vue et les rôles. Toujours souriant et affable, David Murgia – étonnant d'aisance, d'une vitesse d'élocution remarquable – déroule cet humour qui prend toujours à contre-pied et détourne les techniques du récit populaire. Celestini est un fabuliste moderne. Il alterne un récit du type fait divers (une femme se plaint de la présence d'un cadavre gênant devant la porte de son immeuble) et de courts contes finissant par une morale – les spectateurs n'oublieront pas sa fable de la chèvre, du chou et du loup. « *Éternels, le bâton et la carotte* », conclut-il au terme de cette harangue qui, peut-être trop jouée, nous plaît moins que les précédents textes de l'auteur, mais qui, bien assenée, est d'une différence réjouissante.

» Gilles Costaz

Discours à la nation, théâtre du Rond-Point, Paris Jusqu'au 1^{er} février Traduction de Patrick Behr aux éditions Noir sur Blanc



« Discours à la nation » au Rond-Point : le bon sens du théâtre politique

L'affiche du spectacle Nous sommes toujours « Charlie ». Nous sommes toujours entre solidarité, rage, recherche d'utopies, de paix et de solutions. Entre rire jaune et rire vrai. Cette pièce tombe à pic, entre théâtre de l'absurde, incantation politique, et pur bonheur de jeu de scène. Elle se joue à Paris (Théâtre du Rond-point) jusqu'au 1er février, avant de se jouer aux quatre coins de la France et de la Belgique jusqu'à fin avril. Elle est ce qu'il faut pour voir un beau texte en hiver ; du sens, du jeu, pleins de verve.

Au départ, « Discours à la nation » est une somme de monologues typiques du théâtre italien né de Dario Fo dans les années 1980 : ce « théâtre-récit », ou « théâtre de narration » aux accents politiques et situationnistes. Ascanio Celestini, l'auteur du spectacle que j'évoque ici, est devenu très engagé, puis reconnu en Italie, et écrit ce genre de théâtre. Écrivain et dramaturge, ses textes sont publiés en romans par Einaudi, et il a aussi sorti un album de chansons, plusieurs documentaires, et a lui-même adapté son roman « La Brebis galeuse » (2010). En France, six de ses textes ont paru Aux éditions Théâtrales, au Serpent à Plumes ou chez Notabilia depuis « Luttés des classes » en 2013.

Cette version française de « Discours à la nation » rassemble des textes publiés en 2011 de l'autre côté des Alpes, et des monologues politiques et satiriques écrits ensuite par l'auteur. Ce sont ces derniers, une huitaine, qui sont interprétés par David Murgia depuis plus d'un an, entre France et Belgique.

Ça commence comme de l'Henri Michaux, avec des personnages indéfinis, métaphoriques et universels. Puis la satire arrive et ça se politise nettement, et le spectacle se place alors délibérément sous les augustes références de l'immense Jonathan Swift, l'auteur des « Voyages de Gulliver » -à qui Celestini rend hommage dans un texte démarqué sur celui où Swift expliquait que la misère serait éradiquée en Irlande quand on y mangerait les bébés- et Antonio Gramsci, écrivain et cofondateur du Parti communiste italien en 1921 (dont il est, forcément question dans le récent film « Pasolini » d'Abel Ferrara, plusieurs fois cité sur scène.

On est saisi dès le deuxième monologue de ce spectacle, « Camarades », où un tribun s'adresse à un foule imaginaire et se pose comme gouvernant (candidat ? patron ?) et, à travers un réquisitoire satirique et glacial, démontre par la maïeutique comment le libéralisme a retourné le vocable et la rhétorique des ouvriers contre eux, comment ensuite il a retourné le prolétariat (par exemple un ouvrier) contre un nouveau sous-prolétariat (par exemple, un travailleur immigré). Comment les inventeurs de la lutte des classes, les marxistes, ont pour le moment perdu la guerre des mots, et comment les tenants du libéralisme ont su baisser la valeur des idéaux en abaissant le sens de toute chose.

La suite est aussi satirique, mais peut-être plus burlesque emprunte d'un jeu de gestes et de monologues jouant sur le comique de répétition. A l'écoute, on croit parfois entendre des échos de Prévert.

« Discours à la nation » est interprété par David Murgia, qui évolue sur une scène où s'empilent des cageots, disséminés çà et là. Il les bouge au gré des besoins et de la situation, parfois d'un air déterminé et selon une logique qui lui est propre. Il lui arrive de monter dessus pour interpréter un texte. Il arrive aussi que, empilés, certains de ces cageots figure un miroir, un animal, ou un homme.

Une mise en scène minimaliste et étudiée, qui figure un monde bordélique contrecarré par des mots, politiques et en délire, qui finissent par tomber droit et par faire sens. Le soir où j'ai vu la pièce –trois jours après les exécutions à Charlie-, Murgia est même parvenu à s'amuser de deux micros tombant en rade, n'oubliant alors son propre texte que très peu. C'est dire si, d'un monologue à l'autre de ces extraits choisis du livre de Celestini, la colonne vertébrale tient un haut niveau de sens.

Le comédien est accompagné à la guitare par Carmelo Prestigiacomo, auteur d'une musique électrique légère, chargée de ponctuer la succession de textes divers qui composent pourtant une œuvre cohérente.

Un jeu simple, à froid et subtil, un texte politique résonnant dans les actualités les plus récentes : par ces mots et par ces notes, par cette mise en scène surprenante, ces monologues somme tout complètement tapés (notamment « Silhouettes », avec cet homme froid comme la mort qui nous parle de son flingue et de nos pulsions de mort à tous), « Discours à la nation » est un texte abstrait, intemporel, capable de vite se greffer sur une situation politique actuelle, ou sur nos vies universelles. Entre rire salutaire et vérités oubliées.

Discours à la nation -Ascanio Celestini

Théâtre du Rond-Point



L'art du rire de résistance

Quelques caisses de bois en fond de scène, une guitare, un globe terrestre lumineux, un comédien, un musicien et une pièce composée de textes très habilement écrits. Discours à la Nation d'Ascanio Celestini est un texte pamphlétaire sur notre société moderne et les régimes sociaux-démocrates. Les mots ne pourraient être que pamphlétares, ils sont de surcroît littéraires. Avec une plume intelligente, ironique, l'auteur italien nous entraîne dans des paraboles saisissantes pour dénoncer les travers de chacun.

La technique, digne d'un Ron Mueck ou d'un Jeff Koons, est d'une redoutable efficacité et amuse. En procédant à un changement d'échelle –l'auteur choisit d'incarner et de grossir à l'extrême la mauvaise conscience- l'ensemble des faits décrits par le conteur produit sur le spectateur un effet de miroir déconcertant. Les horreurs extrêmes, grotesques et cyniques prononcées par le conteur renvoient directement à nos petites lâchetés quotidiennes, nos pensées inavouées. Pire, elles renvoient à de nombreuses réalités médiatiques actuelles.

L'homme au parapluie et Camarades sont des philo-fables qui devraient être enseignées dans toutes les écoles de France pour montrer ce que ne devrait pas être l'économie. Dans la droite ligne de Dario Fo et de ses textes critiques sur l'absurdité de nos sociétés occidentales, Ascanio Celestini fustige l'inaction et l'endormissement consenti de nos sociétés démocratiques individualistes en perte d'idéaux et de combats utopiques collectifs. « Le monde ne change pas, c'est juste ta place dans le monde qui change ». La solidarité économique sonne faux, la lutte des classes n'a plus de nom.

Le texte agit comme un habile électrochoc comique qui égratigne. Un brin anarchiste, un brin caricatural et transgressif. L'objectif théâtral d'éveil des consciences est atteint. Un très jolie liberté d'expression à découvrir. « Et si un jour les Martiens atterrissent, espérons qu'ils seront plus sérieux et plus fâchés que vous. Espérons qu'eux, ils la feront, votre utopique et magnifique révolution. Celle dont vous ne réussissez même plus à rêver. »

Sébastien Mounié

David Murgia, corps et âme

«Discours à la Nation» vient de remporter le Prix du Meilleur Spectacle (Prix de la Critique)... Cet été, il était revenu d'Avignon avec le Prix du Public du Festival OFF. L'année dernière, c'était le Magritte du Meilleur Espoir Masculin pour «La tête à l'envers». Pour le nouveau prodige du cinéma belge, les projets se bousculent...

SYLVESTRE SBILLE

David Murgia est un artiste engagé. Mais pas dans le sens post-soixante-huitard du terme. Au sens premier. Engagé: corps et âme. Pas comme un révolutionnaire aux sourcils froncés. Plutôt comme le Jean Gabin des années 30. Le chanteur du Réalisme Poétique cher à Jean Renoir, celui qui achète les droits d'auteur de «Quai des Brumes» et qui va voir Prévert en personne pour lui demander d'adapter le livre en scénario. Gabin était à l'époque le centre de cette petite troupe; Carné, Prévert, Renoir, Duvivier... Il en était l'énergie.

Murgia est comme lui. Un agitateur de particules. Un créateur exacerbé. Il va au contact. Les pièces qu'il joue, il ne les choisit pas au hasard. Il va les chercher, comme pour ce «Discours à la Nation». Depuis des années, il adore les textes d'Ascanio Celestini, cet auteur italien qui, sous Berlusconi, se permet de jongler avec les mots des prolétaires. Ces mots chargés de mépris qu'on leur adresse, il les renvoie, par un salvateur effet boomerang, à la face des nantis et des puissants. Murgia le rencontre. Dans son meilleur italien, celui hérité du Papa, le voici qui convainc l'auteur transalpin de se lancer dans une écriture/répétition à quatre mains.

Cette fois, ce sera au tour des riches de prendre la parole. Les hommes de pouvoir se succèdent à la tribune. David Murgia est seul en scène, ou presque: un guitariste joue dans l'ombre. Le regard aimantant, les gestes précis, le phrasé parfait, tout participe à l'hypnose collective. Nous voici sous l'emprise d'un leader charismatique aux idées larges, trop larges. Il nous explique par A+B que nous sommes là pour être dominés. Que c'est l'ordre des choses. Un état naturel. Que nous le demandons presque, avec nos dos courbés. Que c'est pour notre bonheur. Et nous l'écoutons. Et nous le croyons.

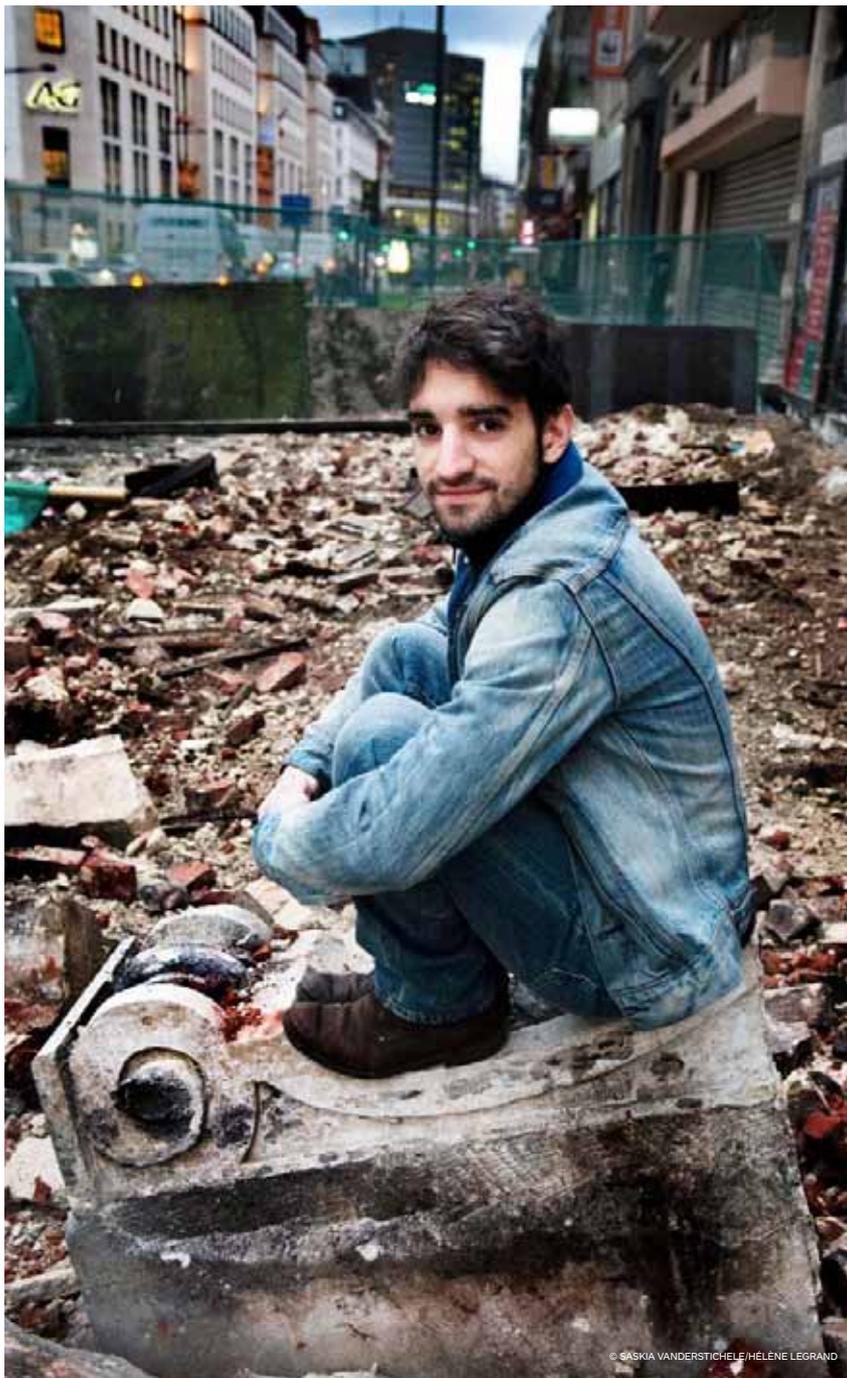
Illusion perdue

Sur scène, David Murgia est un géant. Pourtant, on lui trouve des airs de Gavroche, parce qu'il n'est pas grand, qu'il a la casquette facile, le sourire espiègle, et l'œil intelligent. Mais il est bien plus que cela. Il est un acteur acharné, boulimique, conscient de sa mission. Une mission importante, incontournable. Donner du plaisir aux gens, soit. Mais aussi donner du sens à leur vie. Le métier d'acteur comme vecteur d'une éducation permanente? Pourquoi pas... Mais au-delà de l'engagement, il y a l'envie, et il y a le talent. Rien ne sert de discourir, il faut parler à point. Et l'homme à ce charme qui, combiné à une liberté totale dans les zones à investiguer, fait les plus grands.



«Le comédien travaille sur les mots. Et les mots, eux, peuvent changer le monde. Les mots qualifient le monde, le déterminent.»

David Murgia



© SASKIA VANDERSTICHELE / HÉLÈNE LEGRAND

Maman d'origine espagnole, Papa d'origine italienne, il y a une bonne ambiance chez le jeune David, qui grandit près de Liège. «J'étais un innocent bon vivant. En grandissant, j'ai ressenti l'envie de comprendre mieux le monde. J'avais peur de choisir un métier pour toute ma vie. Le Conservatoire, c'était une porte d'entrée, pour rencontrer des gens qui pouvaient me raconter le monde, m'apprendre à avoir un regard critique sur lui.»

À voir «Discours à la Nation», on la sent, cette envie de changer le monde. On se souvient tous d'un soir de notre existence, dans une salle quelque part, de ce moment, de ce spectacle qui nous a touchés, et qui a planté en nous une graine. David Murgia, ça se voit, a cette ambition-là. «C'est une illusion que je ne regrette pas d'avoir perdue, depuis mon adolescence, où je croyais que le théâtre pouvait changer les choses. C'est le travail des hommes politique, a priori. Le comédien, lui, il travaille sur les mots. Et les mots, eux, peuvent changer le monde. Les mots qualifient le monde, le déterminent. La crise, la solidarité, la démocratie... Nous, on observe comment les classes dirigeantes les emploient, ces mots. Comment ils les gaspillent, les vidant de leur substance... Comment ça détermine nos vies. À nous de réinterpréter ces mots, leur trouver d'autres significations possibles. Leur redonner une dimension à travers la bouche d'un acteur... ça, je ne sais pas si ça peut changer le monde, mais ça peut être une énergie active, constructive...»

Déjà au Conservatoire de Liège (plus précisément l'ESACT), il ne fait pas comme les

autres. Avec ses petits camarades il crée un groupe, le Raoul Collectif, pour un travail de fin d'études qui doit se faire sans pédagogie. Et le résultat ne se fait pas attendre. Dès l'année de leur sortie, ils enchaînent les représentations, avec un spectacle écrit, mis en scène et joué tous ensemble: «Le Signal du Promeneur». «C'est comme si le spectacle avait décidé lui-même qu'il ne voulait pas se faire avec quelqu'un qui décide pour tout le monde. Il fallait que toutes les singularités émergent et explosent dans le spectacle. Aujourd'hui, c'est comme un laboratoire.»

Retour vers le futur

Puis commence la grande aventure du cinéma. Dans «La régata» (Bernard Bellefroid, 2009), Murgia incarne le copain d'entraînement du héros. Et déjà tout le monde trouve son rôle «trop court». On en voulait plus, un signe qui ne trompe pas. Mais c'est dans «Rundskop» qu'il montre pour la première fois l'étendue de sa gamme. Dans le rôle du gamin débile qui s'en prend au héros, dans les flash-back qui nous ramènent aux années 80, il est impressionnant. Ceux qui l'ont repéré dans «La régata» ne le reconnaissent pas. La majorité croit à un vrai fou furieux dégoté ou ne sait ou.

En 2012 le public peut enfin l'admirer dans un premier rôle. Cette «Tête la première» lui vaut le Magritte. Un film très touchant, filmé à l'arrache, mais où c'est l'humanité et la sincérité qui prennent le pas sur la performance de «Rundskop». On découvre

un garçon «comme dans la vraie vie». Qui parvient à imposer sa douceur. Il fait preuve d'un naturel et d'une présence rares. La caméra l'adore.

Et lui, qu'est-ce qu'il aime au cinéma? Quand on lui pose la question, David Murgia ne cherche pas la réponse qui lui donnera un air avantageux. Il répond: «Retour vers le futur». Quand j'étais petit, c'était mon film préféré. C'est un film qui qualifie une époque. C'est mon enfance. Et puis cette façon qu'on avait de voir l'an 2000... C'est le fantasme sur un monde, qui s'est déjà radicalement transformé depuis. Mais je suis aussi capable de m'enfiler trois films de Chris Marker, quand ça me prend. Ou du Lars Von Trier. J'ai un goût qui change avec les saisons!»

Il ne sait pas de quoi il est capable, David Murgia. Simple comédien, il joue sur les mots, il joue sur les consciences, il plante des graines, et il donne du plaisir. Ça ne se voit pas, qu'il est un grand artiste. À cause de ses 25 ans à peine, à cause de ses airs candides, à cause du sourire en coin, de l'œil qui pétille. À cause de l'humilité et des doutes qui assaillent l'artiste. Mais après avoir vu son spectacle, nous n'avons plus aucun doute: David Murgia change le monde.

«Discours à la Nation», au Théâtre National, reprise du 26 novembre au 14 décembre. Rés. 02/203.53.03 ou www.theatrenational.be. En avril et mai 2014, le spectacle tournera également dans des villes de Wallonie et à Arras.

Le théâtre comme miroir du monde au Festival de Liège

SCÈNES Le rendez-vous biennal ouvre vendredi avec « Discours à la Nation »



Deux révélations des éditions précédentes du festival s'associent pour ouvrir l'édition 2013 : David Murgia porte la parole d'Ascanio Celestini pour un spectacle dans lequel les deux hommes ont repris des textes de l'auteur italien tout en adaptant certaines parties de ceux-ci à la situation de notre pays. © ANTONIO GOMEZ GARCIA.

► Passionnant depuis sa première édition, le Festival de Liège permet de découvrir des compagnies internationales comme de jeunes artistes de chez nous.

► Pour son ouverture, Ascanio Celestini et David Murgia, deux habitués de la manifestation, ont travaillé ensemble à un « Discours à la nation ».

Sur le vaste plateau du Manège à Liège, un petit tas de caisses en bois est surmonté d'une mappemonde éclairée. À l'avant-scène, David Murgia répète son texte sous l'œil complice d'Ascanio Celestini auteur du *Discours à la Nation* qui ouvre le festival. À ses côtés, Patrick Bebi, comédien, fait office de traducteur. La réunion de ces trois-là est comme un résumé du Festival, devenu en quelques années un rendez-vous incontournable au point d'être cité par certains journalistes flamands comme le meilleur festival de théâtre en Belgique.

Ascanio Celestini en est une des toutes premières révélations. Découvert en Italie par

Jean-Louis Colinet, directeur de la manifestation, il débarque chez nous en 2003. Depuis, il est de toutes les éditions et ses textes ont été montés en français de nombreuses reprises, notamment au Rideau de Bruxelles.

C'est à Liège que Celestini rencontre Patrick Bebi, invité à traduire en direct un de ses spectacles. Les deux hommes se rencontrent pour la première fois l'après-midi même du spectacle. Et le soir, c'est un régal, le duo se livrant à un incroyable jeu de ping pong verbal.

Quant à David Murgia, on le découvre en 2009 dans *Le chagrin des ogres*, première mise en scène de son frère Fabrice Murgia. Le spectacle est la révélation

du festival et tourne encore aujourd'hui. Deux ans plus tard, il revient avec *Le Signal du Promeneur*, du Raoul Collectif dont il est l'un des membres. C'est la révélation de l'édition 2011. Entretemps (et depuis) on le voit au cinéma, à la scène et partout où son incroyable énergie le pousse à s'exprimer.

Cette année, tous trois sont à l'affiche. David joue le texte d'Ascanio tandis que Patrick est l'un des interprètes de *La grande et fabuleuse histoire du commerce* de Joël Pommerat, autre habitué de la manifestation.

Comme tous les participants à celle-ci, ces artistes ont en commun de passer par le théâtre pour parler des grandes ques-

tions qui hantent nos sociétés contemporaines. Mais loin de plonger dans un théâtre militant, ils créent des œuvres qui n'assènent aucune vérité mais questionnent le spectateur. Des spectacles d'une beauté souvent renversante, utilisant autant l'image et le son que le mot.

Cette année, pour la première fois, Ascanio Celestini restera en retrait, cédant le plateau à son jeune collègue belge. « C'est Jean-Louis Colinet qui m'a demandé de proposer une mise en scène. Il y a eu, depuis quelques années, de nombreuses adaptations de mes textes en français, en allemand, en roumain... Mais Jean-Louis voulait voir comment moi, je mettrais en scène mes propres textes sans les jouer. »

Après avoir été à la rencontre d'Ascanio Celestini à Rome, David Murgia est évidemment prêt à se lancer dans l'aventure : « Pour moi, c'est un grand espa-

ce de liberté. Ascanio a besoin que l'acteur s'approprie les choses. Il dit qu'on n'apprend pas à jouer à un acteur. Ce serait comme lui apprendre à respirer. »

Pour ce spectacle, Celestini a puisé dans les multiples récits qu'il raconte lui-même dans ses divers spectacles. Mais alors qu'il donnait souvent la parole aux gens du peuple, il fait cette fois parler les gens de pouvoir

« *L'écriture doit pousser à penser qu'il y a d'autres points de vue possibles* » ASCANIO CELESTINI

qui s'adressent au peuple, avec parfois un cynisme étonnant. Notamment dans ce discours où un grand patron s'adresse aux citoyens en s'étonnant qu'ils ne se révoltent pas contre les gens comme lui. « Je crois que nos gouvernants pensent vraiment d'Ascanio Celestini. Parfois, quelqu'un comme Berlusconi le dit. Je ne crois pas qu'ils pensent vraiment ce qu'ils disent dans

AU PROGRAMME

Pour démarrer...

Avec des compagnies venues d'Italie, du Chili, d'Irlande mais aussi de très jeunes créateurs de la Communauté française, l'édition 2013 du Festival de Liège propose à nouveau bon nombre de découvertes. Petit tour d'horizon des premiers jours.

► **Discours à la nation.** David Murgia porte les récits d'Ascanio Celestini (lire ci-contre). (du 18 au 20 au Manège)

► **Constellation 61.** Action 30 revient sur les années 60 où, en Italie, on remet en cause profondément les idées reçues sur la santé mentale. Une performance qui mixe en direct des images, des sons, des musiques et des dessins, mêlant archives et création contemporaine. (19 et 20 au Théâtre de la Place)

► **Furie de Sanghe/Emorragia cerebrale.** Un huis clos familial où père, fils et tante voient débarquer la fiancée du jeune homme qui va catalyser tous les conflits, toutes les violences de ce noyau familial. Un spectacle dont les auteurs veulent interroger les archétypes de la région des Pouilles, en Italie. (22 et 23 au Manège, en italien, surtitré)

► **En pratique.** Festival de Liège, du 18 janvier au 9 février, à Liège, Charleroi, Mons, Herve et Bruxelles. Infos et réservations : www.festivaldeliege.be.

leur discours. Ils le disent parce que ça marche. Le type qui fait la pub pour Coca, il n'a pas besoin de croire à ce qu'il dit. C'est un jeu. Les discours de la politique officielle fonctionnent comme cela aussi. Moi, j'ai imaginé un homme qui dit vraiment ce qu'il pense. Et bien sûr, il y a du cynisme dans son discours. »

Et quand on lui demande s'il veut faire bouger les gens avec

ses spectacles, il répond : « J'espère que personne n'a le pouvoir de faire bouger les gens de manière aussi évidente. L'écriture doit pousser à penser qu'il y a d'autres points de vue possibles. C'est comme un massage. Ça réveille des sensations. Hitler, lui, faisait bouger les masses. J'espère bien qu'aucun acteur au monde ne détient un pouvoir aussi puissant. » ■ JEAN-MARIE WYNANTS

« Discours à la nation » : hilarant et salutaire

FESTIVAL DE LIÈGE

Epoustouflant ! Hilarant ! Féroce ! Trois des qualificatifs qui revenaient sur bien des lèvres à l'issue de *Discours à la nation* en ouverture du Festival de Liège.

« Epoustouflant » pour la performance de David Murgia qui porte avec une aisance incroyable les textes de son comparse Ascanio Celestini. Campant une succession de personnages avec un aplomb extraordinaire, il donne constamment l'impression de parler comme il respire, créant diverses personnalités à partir d'infimes détails.

« Hilarant » pour cette succession de discours où le comédien, retrouvant le débit ultra-rapide de son auteur et metteur en scène, fait vivre des personnages d'un cynisme achevé.

« Féroce » pour la manière dont Celestini donne pour la première fois la parole aux puissants de ce monde pour mieux montrer à quel point nous avons toutes les raisons de les faire tomber de leur piédestal.

Chemise bariolée, pantalon moulant et santiags aux pieds, David Murgia entre en scène avec un petit côté macho décontracté. Ses premiers mots de bienvenue semblent improvisés mais on comprend vite qu'ils font partie de la succession de textes concoctée par Celestini.

Pas une once de doute

Tous sont des discours ou des adresses directes au public. Devant un tas de caissettes en bois et une mappemonde illuminée, le jeune comédien entreprend de nous livrer un petit cours de géopolitique et d'économie. Et c'est aussi percutant que décapant. Le marché globalisé, les révoltes étouffées, la loi de la sélection naturelle, la démission des syndicats, la toute-puissance de l'économie... tout y passe avec une férocité d'autant plus grande que les différents personnages campés par David Murgia n'affichent pas une once de doute ou de remords. Tous sont sûrs d'eux, hilares devant notre soumission. « *Camarades !* », lance ce grand patron s'adressant aux ouvriers en se marrant comme une baleine.

Avec trois fois rien, l'acteur se construit un podium, une table... A ses côtés, le guitariste Carmelo Prestigiacomo crée des ambiances discrètes et sert de partenaire muet.

Un véritable régal où, à travers le rire, les métaphores et les petites fables, on met en lumière les aberrations les plus criantes de nos sociétés modernes. A voir sans hésitation. ■

JEAN-MARIE WYNANTS



David Murgia passe d'un discours à l'autre avec un naturel irrésistible.

© ANTONIO GOMEZ GARCIA

samedi
12 janvier 2013

L'Echo



«L'écriture doit pousser à penser qu'il y a un autre point de vue. Mes histoires sont une façon de vivre une expérience.»

Ascanio Celestini
Auteur du «Discours à la nation»

© SASKIA VANDERSTICHELE

Politique et poétique

Ascanio Celestini, auteur, acteur et metteur en scène italien, ouvre le Festival de Liège. Il fait jouer son double, l'acteur belge David Murgia.

À L'AFFICHE

DU FESTIVAL DE LIÈGE

La biennale de théâtre de la Cité ardente se déroule du 18 janvier au 9 février. Lors de ce Festival de Liège, on évoquera notre époque. Le fil rouge théâtral est la rencontre entre les dimensions politique et poétique. Sont présents des artistes fidèles au festival, comme **Ascanio Celestini**, qui en fait l'ouverture. **Falk Richter** présente «Rausch», un spectacle sur la crise et l'après-crise mêlant danse et théâtre. **Joël Pommerat**, avec «La grande et fabuleuse histoire du commerce», raconte la vie de cinq représentants de commerce qui doivent vendre, coûte que coûte. Des spectacles belges (**Vincent Hennebicq** avec «Heroes just for one day», ou **Fabrice Murgia** avec «Les enfants de Jehovah»), mais aussi venus d'Allemagne, de France, d'Italie, du Chili ou encore d'Irak, traitent de sujets très divers, mais aussi très actuels comme la crise financière, l'histoire chilienne et le devoir de mémoire («Ville + Discurso» de **Guillermo Calderon**), la guerre et l'après-guerre («Irakese Geesten» de **Mokhallad Rassem**) ou encore la place des migrants dans la société («Zeus Xenios»). Le festival est liégeois, mais avec des décentralisations à Bruxelles, Tournai, Mons, Charleroi et Herve. Il y a aussi de la musique, des projections de films et des soirées «théma», sous le signe de la folie. À côté des quatre scènes habituelles (le Théâtre de la Place, le Manège, les Écuries, le B9), cette édition instaure le B16 qui est dédié aux artistes émergents et aux formes singulières de création. Pour Jean-Louis Colinet, le directeur du Festival de Liège, la convivialité est la marque de fabrique de la biennale. Il nous promet des moments d'émotion, mais aussi des rencontres et des après-spectacles «endiablés».

Festival de Liège, du 18 janvier au 9 février 2013,
Infos: www.festivaldeliege.be

Ascanio Celestini a un air de lutin avec sa barbichette et ses yeux clairs. Pourtant, c'est bien le monde réel qu'il raconte à travers ses histoires. Auteur, metteur en scène et acteur, il est une des figures de proue du «théâtre récit», un genre créé à la fin des années 1980 en Italie: seul en scène, l'acteur devient narrateur. Ascanio Celestini fait l'ouverture du Festival de Liège, le 18 janvier prochain. Il y apporte un spectacle créé pour l'occasion.

Pour la première fois, il fait jouer quelqu'un d'autre. C'est au Belge David Murgia qu'il a confié la responsabilité de tenir ce «Discours à la nation». La pièce sera présentée à Liège du 18 au 20 janvier, puis à Charleroi (L'Ancre), à Herve et à Bruxelles (Théâtre National). Rencontre avec deux complices: le metteur en scène et l'acteur.

C'est la première fois que vous écrivez un texte pour un acteur, dans une autre langue et destiné à un public belge...

Ascanio Celestini Disons que j'ai mis des récits à disposition. J'ai pensé que ça pouvait être plus intéressant de travailler sur des fragments d'histoires. Le metteur en scène travaille comme dans un atelier, je n'ai donc pas donné à David un texte tout fait. On a travaillé sur certains récits et, petit à petit, on est arrivés à un texte qui, plus qu'une vraie histoire, est un ensemble de regards sur une société. Je ne sais pas jusqu'à quel point ces histoires sont proches de la Belgique. Je les ai écrites en pensant à la société en général.

Comment avez-vous construit ces histoires?

Ce sont de petits jeux. Ils fonctionnent comme des blagues. Ils ont même des mécanismes plus simples que la blague, comme une fable. Ce sont des mécanismes qui calent, qui bloquent. Dans le spectacle, il y a l'histoire de l'homme avec un parapluie qui voit l'homme sans parapluie. Son attitude va se transformer parce que quelque chose arrive. Je suis assez fasciné par la petite histoire, la blague, parce que c'est un petit regard sur quelque chose. Ça ne raconte pas une attitude complexe, élevée, mais un petit geste. Et puis c'est une manière intéressante pour réussir à travailler avec David. Je ne ferais jamais la mise en scène des «Possédés» de Dostoïevski!

Dans le spectacle, les personnages présentent des discours politiques assez cyniques!

Je ne crois pas que nos gouvernants pensent vraiment ce qu'ils disent. Ils le disent parce que ça marche. Une publicité pour Coca, par exemple: je ne crois pas que celui qui a fait la pub croie vraiment ce qu'il dit. Peut-être qu'il boit du Coca, mais peut-être que non. Le discours politique

officiel, il fonctionne, mais il ne doit pas nécessairement être vrai. Ce qu'ils pensent vraiment, c'est autre chose. Nos gouvernants participent aux guerres, ils tuent. Ils font des choses monstrueuses. Donc j'ai imaginé des gouvernants très sincères, qui disent ce qu'ils pensent vraiment.

Dans quelle mesure la situation socio-économique vous a-t-elle inspiré?

Deux ou trois des récits du spectacle ont été écrits l'année dernière. En Italie, tout le monde était préoccupé parce que Berlusconi n'était plus là. Même la satire était un peu en crise.

Dans cette situation, nos politiciens sont devenus beaucoup plus intéressants... Berlusconi, lui, il dit ce qu'il pense. Notre premier ministre Monti, non. Mais il est plus fascinant parce qu'il est plus mystérieux. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir dit des bêtises aussi! Il a dit, par exemple, qu'il est ennuyé d'avoir un contrat d'emploi à durée indéterminée!

Les récits, dans le spectacle, sont un mélange entre des situations réelles d'aujourd'hui et des fables. Qu'est-ce que vous voulez montrer?

C'est le jeu. Un mécanisme qui bloque, qui cale. La violence de l'homme ordinaire naît de ce mécanisme. Et avec lui l'idée que ce n'est pas de sa faute. Comme si sa condition était déterminée par un motif plus haut, plus grand, plus lointain. ►►

►►► Quand je vais à la poste pour payer mes factures, si ma mère est dans la file et qu'elle est dans les premiers, je lui donne mes factures. Mais, en Italie, il y a une règle qui veut qu'on ne peut pas effectuer plus de cinq virements à la fois. Oui, parce que sinon j'irais avec les factures de tout l'immeuble! Donc, si j'en ai six, je dois refaire la file une deuxième fois. La force du nazisme, pour prendre un autre exemple, était de savoir construire un mécanisme bureaucratique qui déresponsabilisait tout le monde. Ce qui m'intéresse, c'est ce mécanisme et la personne à l'intérieur de ce mécanisme.

Comment avez-vous travaillé, tous les deux?

David Murgia Ascanio m'a raconté ses histoires et j'ai pris un grand plaisir à me mettre dedans. J'ai une grande liberté. J'écoute ce qu'il dit et, avec ça, j'emprunte mon propre chemin. Ascanio m'a expliqué que ce qui compte, ce n'est pas le texte que j'écris, mais l'histoire que je veux raconter. Moi, j'y apporte aussi tout ce que je connais de lui. J'ai vu beaucoup de ses créations, étant plus jeune. J'ajoute une théâtralité qui m'appartient à moi. Il ne faut pas que je m'écarte trop, mais je m'en empare quand même. C'est quelque chose que je ne connaissais pas du tout: cette grande part d'autonomie, mais aussi de responsabilité. Ascanio utilisait beaucoup d'images. Il comparait les composantes du spectacle aux rouages d'une horloge, où l'on peut en remplacer un par un autre. Il me disait que le spectacle est comme un orchestre. Si je dois jouer un morceau de flûte, il me faut jouer, jouer, jouer, même tout seul, dans ma chambre, pour que le jour «!», je puisse bien jouer le morceau.

Ascanio Celestini C'est intéressant de voir comment une autre personne réalise, à sa manière, ce que toi tu as fait un jour, un mois, un an auparavant. Quand je parle d'atelier, je pense vraiment à ceux qui travaillent avec leurs mains. Certaines compétences ne s'acquerraient qu'avec les mains. Un acteur, un scénographe, un musicien ne peuvent pas être instruits par la seule théorie. J'ai beau raconter des choses à mon acteur, je ne fais que lui donner la possibilité d'arriver au texte. Et le plus intéressant, pour moi, est de voir comment il y arrive.

Il y a quelques allusions à la Belgique, notamment Bart De Wever, la pluie, un village gaumais... Comment avez-vous adapté le texte?

David Murgia On a dû modifier certaines choses pour rapprocher le propos de la Belgique. Dans le texte original d'Ascanio, il y a des exemples italiens. S'ils sont traduits littéralement, ils sont incompréhensibles pour le spectateur belge. Dans un passage, on parlait d'un mois entier sans pluie... En Belgique, c'est impossible, donc on a remplacé par une semaine. Il y a donc toute une série d'adaptations, un ancrage pour le spectateur.

Ascanio Celestini C'est aussi ce qui se passe dans une fable, qui voyage et s'adapte, en fonction de la région où on la raconte.

Qu'en est-il du visuel du spectacle?

David Murgia Il y a un travail visuel très simple: on est comme dans un hangar, un garage avec deux personnes – quelques caisses et une lumière douce. Le visuel sert à poser les conditions de départ de la narration, pour laisser porter l'histoire.

Ascanio Celestini J'avais besoin d'un objet qui puisse servir à s'asseoir, mais aussi s'élever. La scénographe a fait plusieurs propositions et on a retenu l'idée des caisses.

Il y a également un guitariste sur scène. Quel est son rôle?

Ascanio Celestini La musique soutient l'histoire. Elle permet à David d'articuler son récit. C'est un coup de main.

David Murgia Il y a deux types de récits: les discours politiques et des histoires plus intimes. Pour les récits plus simples, je peux me permettre de dialoguer avec la musique, mais aussi avec le musicien, Carmello. On crée un petit voyage avant qu'un nouveau discours politique arrive. Ça aide à construire le récit.

Quelle réaction attendez-vous de la part du spectateur?

Ascanio Celestini Je crois que l'écriture doit pousser à penser qu'il y a un autre point de vue, un peu comme un massage: ça réveille des sensations. Je crois que les histoires que je raconte doivent être principalement une manière de vivre une expérience. Un peu comme les lieux qu'on visite.

La fulgurance de Celestini à Liège

Un monologue choc, violent et farce sur les discours politiques, d'Ascanio Celestini, pour l'ouverture du Festival de Liège. Le tout est joué par le jeune et brillant comédien David Murgia. Avant-propos.



Celestini s'attaque

Le Festival de Liège s'ouvre avec Ascanio Celestini et sa charge virulente et farce.

THÉÂTRE

Rencontre **Guy Duplat**

Ascanio Celestini (né en 1972 à Rome) a une langue inimitable. C'est un conteur à la manière de Dario Fo, un tenant du "théâtre-récit", qui raconte l'histoire des gens, surtout des petits et des pauvres, avec une truculence qui ne cache rien de la tragédie de la vie.

Venu déjà plusieurs fois en Belgique, il nous revient en ouverture du Festival de Liège avec une création, "Discours à la Nation", à partir du 18 janvier. C'est une des premières fois où un de ses textes, si fort, est interprété par un autre acteur que lui-même: le jeune et brillant David Murgia, qui étrenne ce monologue fulgurant d'1h20 accompagné de la seule guitare de Carmelo Prestigiacomo.

C'est Jean-Louis Colinet qui les a réunis, et le grand écrivain, acteur, cinéaste italien a aussitôt "flashé" pour l'acteur du "Signal du promeneur". Ils se sont longtemps vus lors de deux séances de travail à Rome pour arriver à ce que ce spectacle soit le leur, à tous deux.

Un texte qui, si on le prend à la lettre, est d'une violence inouïe. Ce sont des "discours politiques" et des intermèdes qui rappellent souvent des discours qu'on entend autour de nous. Des discours de politiciens, de classes dominantes, de "nantis", mais portés ici à un extrême où on peut proposer de manger les pauvres (comme chez Swift) ou de tirer sur eux. Car chez Celestini, sorte d'anarchiste écologiste, représentant des luttes nouvelles, la violence est toujours mêlée à la farce et à l'humour. L'écrivain croit avant tout à la création, à l'imagination, à l'art, au plaisir de nous enchanter, tout en nous déplaçant ailleurs que dans

des discours convenus. On pourra voir aussi à Liège le film "La Pecora nera" qu'il a tiré de son spectacle du même nom qui raconte la vie dans un hôpital psychiatrique.

De quelle nation parlez-vous ?

C'est une nation métaphorique, proche cependant de la nation contemporaine, qui est celle où les classes dominantes vivent une tout autre réalité que les autres classes. Les personnes qui parlent dans ce spectacle sont tous des apprentis dictateurs. Ils ont intégré la lutte des classes marxiste mieux que les dominés.

A la fin du spectacle, vous dites que la démocratie et la dictature, c'est finalement la même chose ?

C'est un spectacle, une histoire, qui raconte de manière imagée un regard sur notre réalité. Mais c'est vrai que les frontières entre les deux sont parfois étroites. Il y a des multinationales qui peuvent à la fois vendre de l'essence à côté de chez vous et entretenir une armée en Somalie!

Deux métaphores reviennent tout le temps dans ce texte: la pluie, avec ceux qui peuvent ouvrir un parapluie et s'abriter, et, d'autre part, le fusil, quand chacun peut devenir une cible.

"L'Eglise parle bien plus souvent de la mort et du supplice de Jésus que de sa naissance paisible dans une crèche."

J'écris mes textes par associations et mécanismes successifs. Et je vois alors où cela m'amène. La pluie est comme la guerre, quelque chose qui est vécu par les gens comme une fatalité contre laquelle on ne peut pas lutter. Ma mère me racontait que lors des premiers bombardements sur Rome, elle continuait à préparer une fricassée. Pour parler de cette violence autour de nous, il est plus intéressant de partir du côté de ceux qui l'expriment plutôt que de ceux qui la subissent. Je raconte la violence vue du côté du manche. Mon premier souci est de donner du plaisir au spectateur, de le divertir. Et il est vrai que les situations violentes sont, pour le spectateur, les plus intéressantes. L'Eglise l'a bien compris, qui parle bien plus souvent de la mort et du supplice

Extrait

"Vous êtes des condamnés à mort qui font leurs derniers pas vers l'échafaud. Je vous conseille d'y aller avec un beau sourire aux lèvres. Il ne servira à rien de pleurer ou de se rebeller. Résignez-vous! Pour vous remercier, nous vous épargnerons les coups de bâtons. Si nous avions pu, nous aurions continué à vous gaver de carottes mais les carottes se font rares et donc elles sont toutes pour nous, pour le loup! Nous sommes le loup. [...] J'ai été honnête, citoyens? C'est ce que vous cherchiez de la politique, pas vrai? L'honnêteté! La sincérité! Des paroles simples et directes, pas vrai? Merci chers citoyens, c'est moi qui devrais vous applaudir parce que c'est moi qui vous ai choisis et pas vous qui m'avez choisi. Mais j'accepte ces applaudissements comme un encouragement. Donc, je déclare la guerre civile terminée. A partir d'aujourd'hui commence la tyrannie. [...] La différence entre moi et les tyrans qui m'ont précédé: eux sont morts alors que moi je suis vivant."

que aux discours politiques

de Jésus, avec le sang et la crucifixion, qu'elle ne parle de sa naissance paisible dans une crèche.

On croit reconnaître parfois des politiciens comme Berlusconi dans le voleur de pain. On évoque même Bart De Wever!

Tous ces politiciens qu'on voit à la télé résumément l'idée qu'on se fait des tyrans qui sont très loin de notre vie quotidienne, incapables de lui donner un sens. On ne sait même pas s'ils existent vraiment. Je n'ai jamais vu Berlusconi. Je me souviens que je roulais en Vespa le jour de la mort de Jean-Paul II et je me suis arrêté devant le Vatican. Toutes les télé du monde étaient là, mais personne ne se trouvait dans la chambre du Pape. Un porte-parole venait raconter aux journalistes des histoires dans une scénographie très étudiée. Il interprétait. La politique est devenue comme ça, hyper-romancée. Même Obama, qui reçoit le Nobel de la paix mais doit décider régulièrement qui on peut tuer dans le monde. Je connais des Bart De Wever en Italie. Dans mes spectacles, j'ai déjà placé des vrais enregistrements, terribles, comme cet ex-maire de Trévise qui parlait de "nettoyage ethnique des gays" ou un autre qui évoquait des "Arabes de merde".

De quel parti politique êtes-vous proche? Anarchiste?

Je ne suis proche d'aucun parti. Pour évoquer l'anarchie, je peux parler de mon fils qui a six ans maintenant. Quand il était petit, il portait un lange et était content quand on le changeait. Mais un jour, on l'a libéré de ses couches-culottes. C'était bien mais, en même temps, il a vu que c'était une lourde responsabilité. C'est cela l'anarchie: la liberté qui va de pair avec la responsabilité. Je me sens proche de ces groupes de base qui luttent par exemple contre le TGV Lyon-Turin au nord de l'Italie, de gens qui s'autogèrent.

Qu'avez-vous ressenti avec les mouvements des indignés?

J'en suis resté éloigné. Comme le dit un sociologue espagnol, il s'agissait souvent de "ne rien dire mais de le dire avec colère". Je trouve plus intéressants les gens qui se coalisent sur le terrain et mènent des actions concrètes. Rien qu'autour de moi, à Rome, je connais cinq groupes autogérés, l'un contre un projet d'exten-



Le grand écrivain, conteur et acteur romain Ascanio Celestini a peaufiné un texte à la fois violent et hilarant pour David Murgia (à droite).

sion de l'aéroport, un autre contre une autoroute, etc.

Votre texte n'est-il pas très pessimiste?

Ce ne sont que des histoires, c'est de la littérature que je veux soigner et, je le répète, la violence est plus intéressante en art que le calme. Mais quand je raconte ces histoires en Italie, cela n'a jamais incité quelqu'un à poser des bombes. Les seuls qui s'insurgent parfois, ce sont les plus religieux. On n'est plus à l'époque de Dario Fo quand, au Festival de Spoleto, une comtesse s'est levée en écou-

tant des chansons populaires et a dit: "Je ne suis pas venue pour écouter les chansons de mes servantes."

Vous n'avez pas de problèmes avec les coupes culturelles en Italie?

Il n'y a pas de vrais problèmes de production culturelle en Italie car la majorité des compagnies travaillent hors du système théâtral. Moi-même, je n'ai pas peur qu'on me coupe mes subsides puisque je n'en ai pas! Bien sûr, il y a des problèmes quand la télé pré-censure de peur d'effrayer les annonceurs. Mes spectacles

ne coûtent quasi rien et peuvent tourner partout. Mes films aussi ne coûtent pas cher.

→ "Discours à la Nation" (traduit par Patrick Bebi), Festival de Liège, du 18 au 20 janvier au Manège de Liège et du 23-4 au 4-5 au Théâtre National à Bruxelles.

→ Le film "La Pecora nera" d'Ascanio Celestini sera projeté à la salle B16, St-Luc à Liège, les 19 et 20 -1

→ Rens.: Festival de Liège du 18-1 au 9-2, www.festivaldeliege.be et 04/2211000

LE DISCOURS À LA NATION d'Ascanio Celestini, caricature (drôle, fine!!) du capitalisme, magistralement interprété par David Murgia a ouvert le Festival de Liège le 18 janvier.

Il ne pouvait mieux tomber avec l'affaire Mittal, dont il est le "Charlie Hebdo"! Réservez vos places pour sa reprise au National du 23 avril au 4 mai. 2^e semaine alléchante avec des découvertes (1 italienne, 1 irlandaise, 1 chilienne) et une confirmation (allemande, Falk Richter), dont deux avant-premières à Bruxelles au Théâtre National et à Charleroi /L'Ancre.

Critique****

Ce Discours à la Nation, par son titre, peut inspirer une certaine crainte : Solennel ? Evidemment pas, avec le subtil Italien, qui a ouvert le premier Festival de Liège, version J.L Colinet. La politique est bien là, mais comme un gant (re)tourné...en dérision. Pas non plus de la caricature de foire mais un démontage en règle non seulement du discours politique mais des syllogismes internes au néo-capitalisme financier. Les slogans anciens "lutte des classes" sont retournés contre le public pris à témoin que cette lutte existe bien ...mais que les "capitalistes" se la sont tranquillement appropriée au nez et à la barbe des "prolétaires". Les dominants/dominés, les hommes au parapluie et ceux qui n'en ont pas ornent un récit fait de petites anecdotes concrètes ou de métaphores hilarantes . Aidé de Jonathan Swift (qui dans Une modeste proposition suggérerait le retour au cannibalisme pour résoudre la question irlandaise, catholique contre protestants) Celestini applique la formule à... l'immigration. Le texte fourmille d'exemples d'absurde revisité.

La grande nouveauté : Celestini n'est plus un conteur assis, débitant à toute vitesse son texte poétique et acide. Il confie son rôle à son magistral disciple, David Murgia qui s'approprie le "débit" "celestinien" mais au service d'un jeu d'acteur complet. On reste soufflé par son talent et sa maîtrise de toutes les facettes du jeu. A voir à Bruxelles au National fin avril/début mai.

Programme magistral (en perspective) de cette semaine: une découverte itallienne, Alexis. *Una tragedia greca* par la compagnie Motus qui évoque le mythe d'Antigone à propos de la mort d'un jeune anarchiste grec abattu par un policier à Athènes en 2008. Falk Richter dans Rausch où, avec la chorégraphe Anouck Van Dijk il utilise la grâce de 12 danseurs pour partir à la recherche d'un monde qui s'effondre. Ou encore des Irlandais qui dans Blue Boy nous plongent dans un univers de vidéos et de masques de papier pour évoquer les curés pédophiles irlandais. Enfin des Chiliens inconnus dans Tratando de hacer una obra que cambie el mundo osent reparler d'art et de révolution, d'utopie et d'enfermement en attendant la société idéale.

Le Festival de Liège parle d'aujourd'hui, avec une force politique transcendée par des esthétiques contemporaines audacieuses.



Dans « Discours à la nation », l'Italien Ascanio Celestini donne la parole aux puissants pour dénoncer leur cynisme. Sur scène, un David Murgia époustouflant. A Herve. © D.R.

Discours à la nation



Hôtel de ville, Herve

Pour la première fois, Ascanio Celestini met en scène un autre comédien dans une série de textes qu'il a lui-même interprétés en Italie. Traitant de tous les grands thèmes de société actuels (solidarité, chômage, crise, précarité...) Celestini prend le

contrepied de ses textes habituels en donnant cette fois la parole aux puissants de ce monde pour mieux montrer leur cynisme hallucinant. On rit énormément à ce spectacle d'une férocité salutaire porté par un David Murgia, époustouflant de bout en bout. (J.-M.W.)

Charge jouissive d'un formidable Murgia

“Discours à la Nation” de Celestini au National est un vrai bijou.

SCÈNES

Critique **Guy Duplat**

La situation générale est dramatique, mieux vaut en rire pour mieux y réfléchir. C'est le parti pris, féroce, jouissif, salutaire, que choisit Ascanio Celestini dans “Discours à la Nation”, créé au dernier Festival de Liège et qui arrive maintenant au Théâtre national. Ne le ratez pas. D'autant qu'il est incarné par un formidable David Murgia, comédien capable de tout faire, jouer l'homme politique, chanter, faire rire, même bailler. Il a une présence et une vérité très rare et forte.

Nous avons déjà présenté ce texte virulent écrit par ce conteur italien dans la tradition de Dario Fo (“La Libre” du 9 janvier). Pour mieux dénoncer les inégalités insupportables entre Nord et Sud de la planète, entre riches et pauvres, ou à l'égard des réfugiés, Celestini se met dans la peau des “riches puissants” et tient des discours paradoxaux et grotesques qui retournent les situations existantes pour en faire une farce implacable qui démonte nos égoïsmes.

Comment oublier, racontée par Murgia, l'histoire de cet homme qui commence comme voleur de grains pour arriver à détenir le monopole du pain (on pense sans cesse à Berlusconi). Ou ce politicien de droite qui félicite les “classes opprimées” d'avoir si bien tout accepté. Comment oublier ce conseil cynique: “Si vous voulez éliminer les immigrants ne tuez pas dessus, mais étranglez-les en les enghuant dans la société de consommation et

en leur accordant un petit prêt.” La fable du parapluie est terrible: l'homme qui a un parapluie pour se protéger, depuis des générations ne veut pas le partager avec celui qui n'en a pas depuis des générations, mais il est “compatissant” et veut bien que le “pauvre” se réfugie sous ses chaussures. Il pourra même manger les miettes qui tombent de son sandwich et fumer le mégot jeté à terre. Certes, l'autre lui “chiera” dessus, mais faut pas trop demander!

Excessif, caricatural? Certes, mais la magie du jeu de Murgia fait que le texte nous fait rire et nous touche, fort comme jadis, les peintures de Bosch et Daumier ou les textes de Swift. Celestini n'écrit pas une thèse, il agit en homme de théâtre et nous fait passer une soirée formidable et secouante.

→ Discours à la Nation, au Théâtre national jusqu'au 4 mai 02/203.53.03

Discours à la Nation, un chef d'œuvre d'humour anti-capitaliste. D. Murgia superstar. Le must

"Le discours à la Nation" d'Ascanio Celestini, caricature (drôle, fine!!) du capitalisme, magistralement interprété par David Murgia a ouvert le Festival de Liège le 18 janvier. Il revient au Théâtre National du 23/04 au 04/05 pour chasser nos humeurs noires .

Critique ****

Ce Discours à la Nation, par son titre, peut inspirer une certaine crainte: Solennel? Evidemment pas, avec le subtil Italien, qui a ouvert le premier Festival de Liège, en janvier. La politique est bien là, mais comme un gant (re)tourné...en dérision. Pas non plus de la caricature de foire mais un démontage en règle non seulement du discours politique mais des syllogismes internes au néo-capitalisme financier. Les slogans anciens "lutte des classes" sont retournés contre le public pris à témoin que cette lutte existe bien ...mais que les "capitalistes" se la sont tranquillement appropriée au nez et à la barbe des "prolétaires". Les dominants/dominés, les hommes au parapluie et ceux qui n'en ont pas ornent un récit fait de petites anecdotes concrètes ou de métaphores hilarantes. Aidé de Jonathan Swift (qui dans Une modeste proposition suggérait le retour au cannibalisme pour résoudre la question irlandaise, catholique contre protestants) Celestini applique la formule à...l'immigration. Le texte fourmille d'exemples d'absurde revisité. La grande nouveauté: Celestini n'est plus un conteur assis, débitant à toute vitesse son texte poétique et acide. Il confie son rôle à son magistral disciple, David Murgia qui s'approprie le "débit" "célestinien" mais au service d'un jeu d'acteur complet. On reste soufflé par son talent et sa maîtrise de toutes les facettes du jeu. A voir à Bruxelles au National fin avril/début mai.

Christian Jade (RTBF.be)

DISCOURS À LA NATION, "COMME UNE GIFLE AU GOÛT DU PUBLIC"

Nurten Aka

Ils ont cassé la baraque à l'ouverture du Festival de Liège : le Belge David Murgia mis en scène par l'Italien Ascanio Celestini. Aventure inédite avec DISCOURS À LA NATION, du "pur" Celestini.

Le texte sautille et passe (faussement) du coq à l'âne. On y parle de guerre et de pluie, de Gramsci et de Lybie, des putes de la Volga, de la fabrication du pain et de la faillite des entreprises... Imprévisibles, les fables de Celestini se déroulent dans la folie du monde, avec une pensée en mouvement qui drôlement se partage. Imparable, Celestini peut évoquer le déterminisme social avec l'histoire d'un homme qui possédait un parapluie (probablement depuis des générations) et un autre qui n'en possédait pas (probablement depuis des générations). Tirant ouvertement sur nos sociétés démocratiques, avec ses dominants/dominés, son DISCOURS À LA NATION est un savoureux spectacle de... sociologie politique sortie des sentiers battus, truffée d'anodines histoires, écrites comme une partition musicale, avec couplets et refrains. Souvent, il conte lui-même, assis sur une chaise, en logorrhée à italienne, ultra-rapido, avec les mains de préférence. Imparable.

DAVID MURGIA, JEUNE MAIS GRAND

Sauf que cette-fois-ci, il a filé son texte au jeune comédien David Murgia qui a relevé brillamment le défi de ne pas faire du... Celestini, injectant sa propre vitalité au texte. Quel talent ! Là où Celestini conte, Murgia joue la parole, plus d'une heure durant, en déplaçant quelques cageots et loupiotes, interpellant son bassiste Carmelo, se posant sur une tribune improvisée, se limant les ongles ou encore s'entraînant à discourir, ce qui nous vaut une scène hilarante démontrant la fabrication séductrice des discours politiques. Une vraie prouesse d'acteur où Murgia s'approprie des notions casse-gueule qui passent la rampe de l'époque. Faut voir ce jeune "patron-tribun" déterrer la lutte des classes, l'aliénation, le prolétariat, le sous-prolétariat... s'en moquer devant le prolétaire embourgeoisé que nous sommes. Merci la social-démocratie. Rassurez-vous : pas de théorie, que des histoires, celle du revolver, celle du concierge, celle du général à la retraite, du pain et des miettes... La pilule est efficace.

Sur scène, Carmelo, guitare basse et lunettes noires, gratte sur cette parole folle, s'arrête sur son pic, reprend au fil des discours de David Murgia, qui se déplace, allègre, sans fausses notes dans un texte ardu, drôle et politique qu'il arrive à faire sien sans jurer de rien. On reste impressionné par le talent de ce jeune comédien de 24 ans, formé au Conservatoire de Liège, seul en scène pour la première fois... qu'on retrouvera prochainement dans au Théâtre National avec le tube Le signal du promeneur et au cinéma dans Je suis supporter du Standard, premier long métrage de Riton Liebman. Un talent à suivre.

DISCOURS A LA NATION

Texte et mise en scène: Ascanio Celestini.

Avec : David Murgia.

Musique live : Carmelo Prestigiacomo.

« ... Je voulais raconter à nouveau la relation entre la «classe dominante» et la «classe dominée» en partant cette fois du point de vue des dominants. Quand la «classe dominante» souhaite obtenir quelque chose de la «classe dominée», elle doit s'exposer, se rendre visible. C'est un risque pour elle et cela la rend souvent grotesque...» Ascanio Celestini

Au milieu de cageots vides et de quelques lampes, David Murgia se prend pour un patron hilare qui harangue ses ouvriers, un homme politique qui prépare un discours ou encore un mec qui a un parapluie alors que d'autres n'en ont pas... et nous raconte des tas d'histoires.

Des anecdotes truculentes, des métaphores bien trouvées, le texte de Celestini est éminemment engagé (on dirait presque un cours de sociopolitique), mais surtout extrêmement drôle. Cet auteur italien, joué assez souvent en Belgique, nous avait déjà habitué à son art de l'anecdote, à sa langue rythmée, rapide, prenante pour nous parler des gens du peuple, mais c'est la première fois qu'il part du point de vue cynique de la classe dirigeante.

La pièce a été composée spécialement pour David Murgia dans le cadre du Festival de Liège. Le jeune acteur, que l'on voit de plus en plus sur nos scènes (et on espère que ça continuera encore longtemps), porte la pièce avec une énergie débordante et une théâtralité sincère et bien à lui. La force de son implication oblige le public à rester toujours attentif. Impossible de s'ennuyer !

Le jeu du jeune comédien est par ailleurs soutenu par le décor brut, pauvre, mais très fonctionnel (les cageots se transforment en estrade, en personnage, en tabouret) et la musique discrète, mais indispensable de son partenaire bassiste.

Discours à la Nation est donc une pièce cynique et hilarante, qui vous donnera peut-être envie de (re)lire Gramsci ou Marx et de vous poser des questions sur le monde, mais surtout, vous fera passer un très bon moment de théâtre.

À voir absolument au Théâtre National jusqu'au 4 mai ! Plus d'informations [ici](#).

Sarah.



avril 2013

Quand la classe « Celestini » domine le monde du théâtre

Percutant, puissant, bouleversant : Ascanio Celestini et ses camarades frappent fort dans cette nouvelle création ! Du haut de leur estrade, ils giflent le public avec un message scandaleusement vrai sur notre société en crise. Ils donnent la parole aux dominants de ce monde ; une parole dénudée de nuances et de tabous ; une parole engageante et drôlement cynique, laissant au spectateur profondément touché un goût doux-amer de désespoir !

Pour commencer, une scénographie typique de l'auteur, élémentaire et nomade : quelques cageots en bois empilés dans un désordre organisé, déplaçables partout, une ambiance intimiste avec peu d'éclairage, et une mappemonde illuminée. Soit un décor simple où l'acteur prend toute sa place ! Sa place, l'acteur la prend avant même le début officiel des festivités. En effet, David Murgia (acteur) et Carmelo Prestigiacomo (guitariste), à l'allure décontractée et sérieuse, sont déjà présents sur scène à l'arrivée des premiers spectateurs. Cette introduction annonce de suite la couleur : le public fait partie intégrante du spectacle ! Les différents personnages ne vont pas l'épargner : ils vont l'impliquer de telle sorte qu'il se sente directement concerné et ne puisse pas s'en tirer indemne.

Effectivement, tout au long, le spectateur est percuté à la fois par des récits de personnes immorales, froides et inhumaines, par des discours politico-économiques d'hommes de pouvoir impitoyables et par des enregistrements sonores qui glacent. Cette alternance confère aux scènes un réel dynamisme et tient l'assemblée en haleine. La dynamique est renforcée par la vitalité de l'acteur, illustrée notamment par son parfait débit de parole rapide, par sa forte implication dans ses rôles et sa sincérité. En accord avec cette énergie ambiante, Carmelo Prestigiacomo ajoute par le son de sa guitare une atmosphère dramatique.

Le cadre froid, violent, vivant et grave planté, il peut donc accueillir le texte criant de l'auteur : un texte très justement imprégné par le vécu de l'acteur ; un texte puissant par ses messages, ses métaphores, ses répétitions, son humour ; un texte, véritable reflet cynique et pessimiste des aberrations de la société actuelle. En choisissant cette fois le parti de la classe dominante, Ascanio Celestini avec l'aide de ses collaborateurs, parvient toujours avec beaucoup d'humour et de poésie à ébranler la conscience collective du public, renvoyé à sa pauvre condition de peuple soumis et infantilisé.

Ascanio Celestini, en bon sociologue qu'il est, a donc réussi son pari avec cette jeune création. Par son art, il participe à l'ouverture des consciences politiques : une fois que les lumières tombent, le spectateur est certes désespéré par une telle fatalité mais ne peut que se sentir animé par un désir de changement ! Quand la classe « Celestini » marque le début d'une nouvelle révolution culturelle !

Julie Lambert



26 avril 2013

« DISCOURS A LA NATION » D' ASCANIO CELESTINI : UN DISCOURS A MAIN ARMEE

Correspondance à Bruxelles.

Créé dans le cadre du Festival de Liège le 19 janvier dernier, présenté au Théâtre National de Bruxelles jusqu'au 4 mai, « Discours à la nation » rend compte de l'état d'esprit dans lequel nos chers puissants nous gouvernent et s'adressent au peuple, car comme ils le disent : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis ! » et cela fait froid dans le dos.

Ascanio Celestini, auteur, metteur en scène et acteur italien, est l'une des figures de proue, depuis une dizaine d'années, du « théâtre-récit » en Italie, dans la lignée de Dario Fo. La dramaturgie classique y cède le pas à l'art du conteur et le narrateur reprend le rôle de l'intellectuel, c'est à dire qu'il devient la mauvaise conscience de son temps.

Dans « Discours à la nation », le texte de Celestini oscille entre la brutalité des propos et la parodie des discours politiques, des discours des « chefs », des dominants à l'adresse du peuple, des ouvriers, des sous-classes, serviles au demeurant. C'est intelligent et drôle, subtil parfois mais derrière ces premières sensations, la dureté du discours et la réalité évoquée nous font réfléchir, autrement, à la condition des classes populaires face à l'arrogance des classes dominantes. Parfois cru, le texte peut être cinglant à l'endroit du peuple, de plus en plus médiocre dans son attitude face aux discours de la classe politique dans son ensemble, elle-même pas exempte de tous reproches. C'est peu de le dire !

« Le peuple est un enfant. Le peuple, ça l'intéresse pas cette chose qu'on appelle la Démocratie ». Le constat est terrible et vient confirmer une fois de plus, s'il le fallait, que l'apprentissage de la démocratie est un chemin plus long encore que celui de la dictature. Car au-delà d'une charge sans concession contre les classes dominantes, Celestini tente aussi de réveiller le citoyen qui sommeille en nous. A coup de paraboles laïques, de slogans incisifs, de métaphores filées, le texte dramatique s'emplit alors d'une parole poétique, prophétique qui fait de ces discours bien plus que de simples dissertations politiques, une véritable œuvre théâtrale.

Et c'est à cet instant que TOUT fait sens sur la scène. La domination des uns, le sort moribond des autres et la société en proie aux doutes, à la tentation du chaos.

Emmené par un David Murgia étincelant et très inspiré par le texte qu'il sait s'approprier avec finesse et facétie et par une très belle musique (composée et interprétée sur scène par Carmelo Prestigiacomo) qui souligne autant les tensions dramatiques que les moments les plus légers, c'est une œuvre théâtrale personnelle et politique très actuelle, qui n'épargne personne, que nous découvrons avec bonheur et envie.

Aller au théâtre et se faire secouer avec toute l'intelligence et l'humour d'un auteur tel que Ascanio Celestini, c'est revenir moins con et un peu plus concerné par la Démocratie et la citoyenneté à l'orée de possibles troubles populistes.

Philippe Maby

Vues d'en-haut...

Pas un mais plusieurs discours, allant de la harangue du tribun tyrannique à l'argumentation fallacieuse de leader charismatique, entrecoupés d'histoires issues du monde d'en-bas, voilà ce que propose un seul homme à la vraie présence, décontractée, sans artifices.

Quand les adresses au public sont de véritables discours, ils en pastichent de célèbres, sous forme de litanies valorisant "les experts par expérience" (hommage à Gramsci) ou sous l'aspect de propositions de lois "à la manière de" comme cette "Modeste proposition..." qui entend résoudre le problème de la faim dans le monde et celui de l'immigration en réhabilitant le cannibalisme, référence nommée à ce précurseur que fut Jonathan Swift. Et il est bien là, cet humour noir, cet absurde, imprégnant tout un spectacle en forme de lasagna bien épicée.

Mais quand discours se décline en discourir, le propos fait alors référence à des contes et fables populaires. Comme ce classique des énigmes: "Comment, pour un paysan disposant d'une seule petite barque à deux places, faire traverser la rivière à une chèvre, un loup et un chou sans qu'aucun ne mange l'autre ?"

Ou bien ce sont des récits métaphoriques teintés de surréalisme, tel celui des deux hommes avec ou sans parapluie, l'un comme l'autre "depuis des générations", auxquels s'ajoute un observateur qui s'en lave les mains. Ou celui du petit voleur de pain devenu PDG de multinationale, allusion plus nette à certaines politiques ou géopolitiques...

Puis il y a les objets-symboles : la pluie, les armes, ce revolver dans la poche d'un homme "ordinaire", l'image de "la carotte et le bâton" martelée comme un slogan publicitaire en finale (impliquant le rôle des médias). Mille trouvailles !

Il y a les Frères Dardenne ; il y a aussi les Frères Murgia, plus différents l'un de l'autre que les premiers. Alors que Fabrice, comédien-metteur en scène, cède volontiers à la débauche d'artifices et moyens techni-techno-logiques, David, comédien, mise sur la sobriété, le jeu direct face public, l'engagement personnel et le dépouillement scénique: de simples cageots, quelques projos, des lampes banales (dont une mappemonde lumineuse !), un espace libre où il est possible de refaire le monde avec trois bouts de bois et un sacré tempérament !

Il commence par l'image d'un patron jovial, s'adressant sur un ton complice : "Camarades..." et voilà les grands mots d'ordre appelant à la lutte des classes détournés-retournés, assimilés au profit de la classe dominante. On a vite compris que cet homme-là, ce big boss, cachait moquerie et parfait cynisme alors que voici un autre qui l'affiche, lui, son cynisme, sans vergogne : "Ce n'est pas vous qui me choisissez, c'est moi qui vous ai choisis..." Tandis qu'un autre orateur encore néophyte, étudie, prépare, répète, les formules, postures et attitudes pour se vendre au mieux. Tous ces personnages différents de dominants sont ainsi esquissés dont le point commun est d'être contents et sûrs d'eux, de leurs idées. "La verità no si puo' sempre dire" ?

Si, si, la vérité est bonne à dire ! Et c'est bien le crédo de l'auteur-metteur en scène, l'Italien Ascanio Celestini... qui n'est pas inconnu à Bruxelles : "Fabbrica" et "La pecora nera" y furent montés en traduction française. Dans le même temps que, en janvier 2013, se créait "Discours à la Nation" en Belgique par Murgia, il y avait "Discorsi alla Nazione" en Italie.

Né en 1972, il aurait pu camper physiquement davantage l'un ou l'autre dirigeant... mais ceci ne fait que rendre plus troublante la petite démonstration de pouvoir charismatique du "jeune citoyen ordinaire" David Murgia... Du reste, si les textes des deux narrateurs se ressemblent en très large mesure, ils ne sont pas identiques. Quelques légères adaptations et équivalences ont été ménagées par l'adaptateur Patrick Bebi, et surtout, David Murgia y a inséré des ingrédients de son cru.

La musique acoustique (guitare, tambourin) de Carmelo Prestigiacomo est en parfaite symbiose avec celle des mots, le phrasé, la volubilité d'un acteur qui, dirigé en souplesse par le metteur en scène, s'est intégralement approprié le testo de l'auteur et a vraiment fait sienne la proposition initiale, restant dans le style de la harangue vélocité à l'italienne.

Assurément, ces "Discours" à une nation métaphorique, sont autant de regards acérés, cruels, drôles sur la/les sociétés qui nous entourent. Et ce spectacle est (sera) le "coup de coeur" d'un public espéré le plus large !

« Discours à la nation » : un texte d'une férocité salubre porté par le comédien David Murgia qui joue des mots et des mains avec une rare maestria.

Avoir ou pas de parapluie ? Le personnage qui nous accueille explique en quoi ce détail a toute son importance dans son pays où il pleut tellement. La pluie, la carotte et le bâton, le revolver, voilà autant d'accessoires qui traduisent parfaitement l'état des protagonistes qui défilent sous nos yeux. Tous des monstres de cynisme, que ce soit cet homme ordinaire armé jusqu'aux dents tirant sur tout ce qui bouge, convaincu de rendre de nombreux services à la nation, ou des « puissants », patrons du C.A.C. 40, gouvernants qui jouent de nos peurs, de nos angoisses, pour asseoir leur emprise sur le peuple. Tyran masqué, « big boss » vraiment content de lui, patron jovial, tous sont là pour nous embobiner dans leurs beaux discours : « Ce n'est pas vous qui me choisissez, c'est moi qui vous ai choisis. ». Dans une caricature très fine, Ascanio Celestini procède à un démontage en règle, non seulement de la parole politique, mais des syllogismes internes au capitalisme financier.

TOUT L'ART DU CONTE

Cet auteur romain, figure de proue du théâtre-récit, s'inscrit dans la lignée de Dario Fo. Les relations entre classes dominantes et dominées sont au centre de l'œuvre. Sauf que là, pour un coup, il ne donne pas la parole aux gens du peuple. Il renverse le propos. Traitant des grands thèmes de société (solidarité, chômage, crise, précarité), il tire à vue sur nos démocraties, pointant les failles de nos régimes libéraux, source de tant de malentendus : « Le monde ne change pas. Seule la place de l'homme dans le monde change. ».

Le message n'est jamais pesant, ni didactique. Il ne s'agit pas ici d'asséner des vérités, mais de questionner le spectateur : « Dessus, dessous ? Comment changer le monde ? ». Raconteur hors pair, l'auteur truffe son récit d'histoires qui viennent en contrepoint aux discours politiques, telle la fable du voleur de grain qui finit en P.-D.G. de multinationale. Métaphores hilarantes, jeux de mots, boutades, Ascanio Celestini a un réel talent poétique.

Pour la première fois, aussi, l'auteur, qui a toujours interprété et mis en scène ses propres textes, a écrit pour un acteur. Et pas n'importe lequel : David Murgia fait partie de ceux qui ont des choses à dire et qui s'engagent dans des projets intéressants. En effet, celui-ci est tout autant magistral au sein du Raoul Collectif, dont il est membre, que seul en scène. Ou presque, parce que si, dans Discours à la nation, il porte le texte, seul à bout de bras, campant tous les personnages avec un aplomb déconcertant, le comédien est accompagné d'un guitariste, partenaire muet également très drôle.

Choix judicieux, car David Murgia met sa rage au service du texte, luttant contre la cruauté du monde, mais sans le militantisme qui pourrait en effrayer certains. Il tire sa force ailleurs. L'acteur volubile s'approprie le débit de l'auteur dans un jeu rapide et d'une grande précision. Une interprétation qui sert à merveille cette brillante démonstration par l'absurde. Grâce à sa palette étendue, il nous séduit, nous emporte, nous effraie, car il démontre que par l'art de la rhétorique, les extrémistes peuvent soutenir les idées les plus abominables, comme le cannibalisme, solution envisagée ici pour résorber l'immigration et la faim dans le monde.

ÉPICÉ ET ÉCLAIRANT

Enfin, la mise en scène est d'une efficacité redoutable. Rythmé, ce spectacle est très bien pensé grâce au texte écrit comme une partition musicale, avec couplets et refrains, et à l'incroyable vitalité de l'acteur. Déplaçant cages et loupiotes, David Murgia s'adresse directement au public depuis une tribune improvisée ou au pied d'une mappemonde illuminée, trouvant toujours le ton juste, la posture adéquate. Un dispositif sobre qui met remarquablement en lumière les aberrations de nos sociétés prétendument démocratiques.

Qu'est-ce qu'on rit des bassesses de « ces gens d'en haut » ! Sauf que personne n'est n'épargné, pas même le citoyen lambda – nous, en l'occurrence – que ce spectacle parvient sans peine à tirer de sa léthargie : car c'est bien nous qui élisons ces hommes de pouvoir, non ?



juillet 2013

COUP DE COEUR

David Murgia multiplie les facettes avec brio, accompagné par son partenaire-guitariste muet, non moins drôle.

L'AVIS DU FESTIVALIER

Sur un ton cinglant et politiquement incorrect, David Murgia excelle ! Pertinent et impertinent à la fois, il n'épargne personne et frappe fort ! Provocateur cynique et sarcastique à souhait, le tout joué sur un air satisfait, ses métaphores sont d'une simplicité et d'une perspicacité ahurissantes. Avec « le parapluie » et le « revolver », entre autres, il se construit un univers symbolique et hautement signifiant dans lequel on est immédiatement plongé et l'on ne décroche jamais ! Le texte d'Ascanio Celestini est d'un humour grinçant, à notre plus grand plaisir, et la mise en scène est intelligemment construite pour créer une tension dramatique dont on ne peut que rire. Ce spectacle ne ressemble en rien à ce que l'on connaît : à la limite du « one man show », David Murgia est plus que complice avec son public. Il multiplie les facettes avec brio, accompagné par son partenaire-guitariste muet, non moins drôle. Un spectacle d'une vitalité débordante et à aller voir sans plus tarder !

LE BRUIT DU OFF

Juillet 2013

Créé dans le cadre du Festival de Liège le 19 janvier dernier, présenté au Théâtre National de Bruxelles jusqu'au 4 mai, « Discours à la nation » rend compte de l'état d'esprit dans lequel nos chers puissants nous gouvernent et s'adressent au peuple, car comme ils le disent : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis ! » et cela fait froid dans le dos.

Ascanio Celestini, auteur, metteur en scène et acteur italien, est l'une des figures de proue, depuis une dizaine d'années, du « théâtre-récit » en Italie, dans la lignée de Dario Fo. La dramaturgie classique y cède le pas à l'art du conteur et le narrateur reprend le rôle de l'intellectuel, c'est à dire qu'il devient la mauvaise conscience de son temps.

Dans « Discours à la nation », le texte de Celestini oscille entre la brutalité des propos et la parodie des discours politiques, des discours des « chefs », des dominants à l'adresse du peuple, des ouvriers, des sous-classes, serviles au demeurant. C'est intelligent et drôle, subtil parfois mais derrière ces premières sensations, la dureté du discours et la réalité évoquée nous font réfléchir, autrement, à la condition des classes populaires face à l'arrogance des classes dominantes. Parfois cru, le texte peut être cinglant à l'endroit du peuple, de plus en plus médiocre dans son attitude face aux discours de la classe politique dans son ensemble, elle-même pas exempte de tous reproches. C'est peu de le dire !

« Le peuple est un enfant. Le peuple, ça l'intéresse pas cette chose qu'on appelle la Démocratie ». Le constat est terrible et vient confirmer une fois de plus, s'il le fallait, que l'apprentissage de la démocratie est un chemin plus long encore que celui de la dictature. Car au-delà d'une charge sans concession contre les classes dominantes, Celestini tente aussi de réveiller le citoyen qui sommeille en nous. A coup de paraboles laïques, de slogans incisifs, de métaphores filées, le texte dramatique s'emplit alors d'une parole poétique, prophétique qui fait de ces discours bien plus que de simples dissertations politiques, une véritable œuvre théâtrale.

Et c'est à cet instant que TOUT fait sens sur la scène. La domination des uns, le sort moribond des autres et la société en proie aux doutes, à la tentation du chaos.

Emmené par un David Murgia étincelant et très inspiré par le texte qu'il sait s'approprier avec finesse et facétie et par une très belle musique (composée et interprétée sur scène par Carmelo Prestigiacomo) qui souligne autant les tensions dramatiques que les moments les plus légers, c'est une œuvre théâtrale personnelle et politique très actuelle, qui n'épargne personne, que nous découvrons avec bonheur et envie.

Aller au théâtre et se faire secouer avec toute l'intelligence et l'humour d'un auteur tel que Ascanio Celestini, c'est revenir moins con et un peu plus concerné par la Démocratie et la citoyenneté à l'orée de possibles troubles populistes.

Avignon récompense «Discours à la nation», créé au Festival de Liège

Ecrit et mis en scène par le dramaturge italien Ascanio Celestini, "Discours à la Nation" est interprété avec talent par le jeune comédien liégeois David Murgia.



Le cynisme des puissants mis à nu par Ascanio Celestini et David Murgia

La douce voix de David Murgia donne vie à des textes cyniques d'Ascanio Celestini. Ce spectacle fait froid dans le dos, tant il pointe du doigt la manière dont les puissants manipulent nos sociétés.

David Murgia s'est révélé en France l'année dernière avec le Raoul collectif et le spectacle Le signal du promeneur, lauréat du Festival Impatience. Discours à la Nation est une succession de textes qui mettent en scène les puissants. Des patrons, des financiers, des politiques tour à tour s'adressent à la foule, au peuple qui écoute religieusement leurs discours. On est saisi par le cynisme de l'écriture d'Ascanio Celestini.

« Les financiers nous regardent comme des troupeaux de cibles », écrit l'auteur italien. C'est percutant et révélateur de la façon dont nos sociétés organisent les rapports humains. Les dominants embobinent les dominés.

Le jeu tout en finesse de David Murgia, sa voix douce, sa gestuelle précise ne font que glacer encore un peu plus le spectacle. Il s'adresse de façon posée, sans haranguer, et toujours en flattant l'auditoire. Une méthode largement éprouvée aujourd'hui par les partis politiques, notamment aux extrêmes.

Ascanio Celestini n'a pas peur de forcer le trait lorsqu'il prône le cannibalisme pour résorber l'immigration, la surpopulation carcérale, le chômage. «Allez manger du chômeur dans des villages pauvres !» clame David Murgia. Le spectacle pointe les failles de nos démocraties. Et l'on se dit que la ligne est fragile entre la démocratie et la dictature.



juillet 2013

Après le camp des vaincus, passons de l'autre côté de la barrière sociale, chez les vainqueurs passagers, dans le monde des puissants, des grands, des gourous du pouvoir, et de ceux qui s'en font les porte-parole.

Cela s'appelle « Discours à la nation », d'Ascanio Celestini, interprété par David Murgia. Le premier nommé est un auteur italien à l'inspiration proche de Dario Fo. Le second est un mélange de Raymond Devos et de Benoit Poelvoorde. Ce mélange débouche sur un spectacle qui explose comme un cocktail molotov balancé sur la vitrine des bons sentiments.

David Murgia parle de choses simples, présentées de façon simple, mais détournées pour en tirer une morale sarcastique à la gloire des méprisants, des dominants et des manipulateurs. Il raconte des anecdotes, des histoires banales, dont il pousse la logique absurde afin de faire éclater les fausses évidences du discours habituel. Il le fait avec un léger sourire aux lèvres, un rictus, bref la mimique des gens bien nés qui savent comment retourner ceux auxquels ils s'adressent.

Entre deux sketches, l'acteur réaménage les quelques éléments de décor (de simples casiers à bouteilles) puis il reprend son discours-confession, accompagné d'un guitariste, Carmelo Prestigiaco, qui lui sert de témoin muet mais régulièrement interpellé.

Féroce et drôle, provocateur et perturbant, « Discours à la nation » est une redoutable machine à défabriquer la cohérence de bien des idées toutes faites.



JT RTBF - 18 janvier 13 (En direct du Festival de Liège)



http://www.rtbef.be/video/detail_le-festival-de-liege?id=1792414



RENCONTRE - Janvier 13 (ITV avec Ascanio Celestini, David Murgia, Patrick Bebi)



<https://www.youtube.com/watch?v=83tHGBdnhqk>



JT - Août 14 Festival de théâtre de Spa 2014



https://www.televesdre.eu/www/video/info/festival-de-theatre-de-spa-2014-discours-a-la-nation_84335_89.html

LIENS DIVERS

EXTRAIT DISCOURS À LA NATION

<https://www.youtube.com/watch?v=sj904G8l2Gg>

«L'ALBUM» : David MURGIA, comédien (diffusé le 14/10/2013)

https://www.televesdre.eu/www/video/culture/-l-album-david-murgia-comedien-diffuse-le-14-10-2013-82714_138.html

Contact

Responsable de la tournée, Charline Hamaite
+32 4 343 42 47 - info@festivaldeliege.be

Administratrice, Véronique Leroy
+32 496 91 82 47 - adm@festivaldeliege.be

Pour tous documents de communication, merci de contacter : Catherine De Michele
+32 494 52 62 60 - presse@festivaldeliege.be

Attachée de presse, Sophie Dupavé
+ 32 475 44 17 21 - s.dupave@eoscommunication.be